

LEWIS MUMFORD. The city in History (1961)

LEWIS MUMFORD

LA CITÉ A TRAVERS L'HISTOIRE

COLLECTIONS ESPRIT "LA CITÉ PROCHAINE"



LA CITÉ A TRAVERS L'HISTOIRE

Dès l'origine, l'histoire tourne autour des villes; dans « civilisation », il y a « cité ». La ville recueille et protège les hommes; elle les associe, elle les distrait; elle les éduque, en leur représentant leurs activités, leur passé, leurs rêves et leurs croyances. Mais deux tendances habitent la cité; si l'une fait vivre, l'autre pousse à la mort. Centre religieux, thérapeutique, intellectuel, industriel, la ville, à partir d'un certain degré de concentration, secrète l'impérialisme et engendre sa propre destruction.

Ce cycle urbain, Lewis Mumford le restitue dans cet ouvrage monumental, chef-d'œuvre de synthèse, qui nous montre plus clairement que n'importe quelle histoire, comment les hommes créent et détruisent leur société. De la cité grecque, qui approche un moment l'équilibre, de la cité romaine, dévorée par le spectacle, on passe à la cité moyenâgeuse, organisée autour de son église et qui se dégrade dans le commerce; puis vient la cité baroque, tantôt raidie par la prédominance administrative ou militaire, tantôt s'épanouissant, comme Venise et Amsterdam, en réussites inégalées.

Avec la cité carbonifère commence une régression vers l'obscurité, dont nous sortons à peine. Car nous voici à l'instant du choix : ou bien les hommes continueront à s'entasser dans des villes informes, amnésiques, que l'automobile désorganise en attendant que les bombes atomiques les détruisent entièrement, et la mégapole s'achèvera en nécropole — ou bien nous suivrons l'indication féconde que recèle l'urbanisation généralisée: les cités, revenant à une taille normale, retrouveront leur équilibre dans leur milieu naturel et, reliées organiquement, elles formeront le tissu de la Cité mondiale.



LEWIS MUMFORD

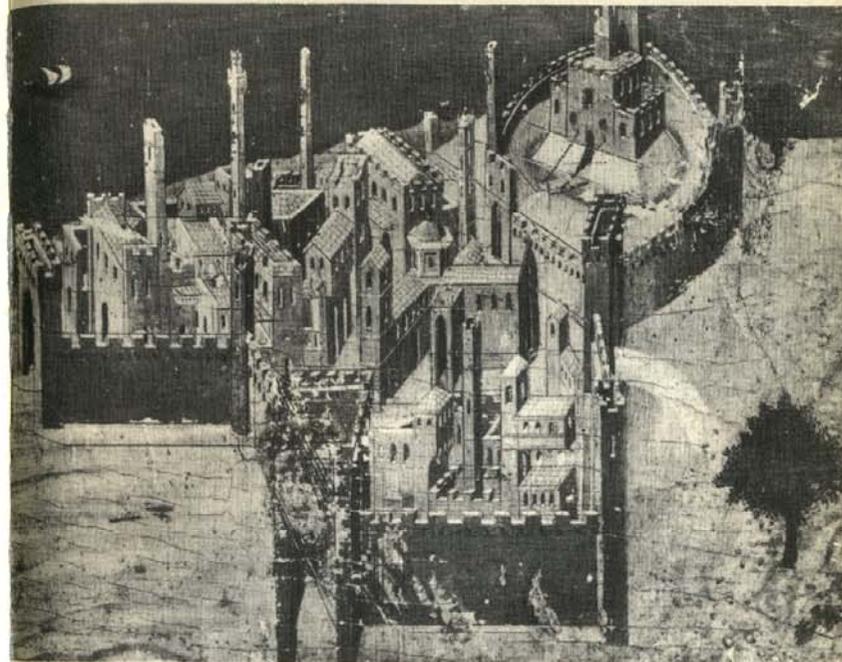
Mondialement connu, Lewis Mumford est, notamment, membre honoraire des principaux instituts d'architecture et de planification urbaine dans les pays de langue anglaise. Il est l'auteur d'une œuvre importante qui comprend une vingtaine d'ouvrages, parmi lesquels citons: « The culture of Cities », « The story of Utopia », « Technics and civilization » (dont la traduction est parue aux éditions du Seuil), « The condition of Man », et « The conduct of life ».

« La cité à travers l'Histoire » (The city in History) a reçu en Amérique le « Prix national du Livre », en 1962.

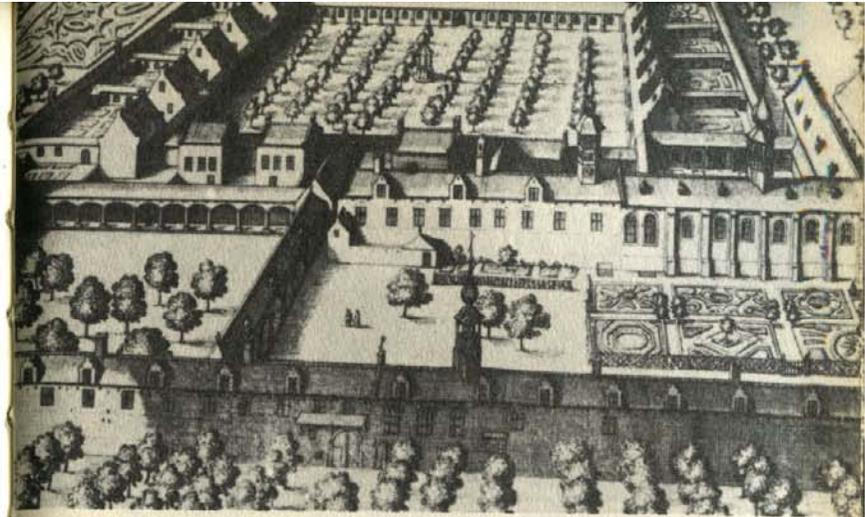
AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Imprimé en France 10-64. Photo A. F. I.

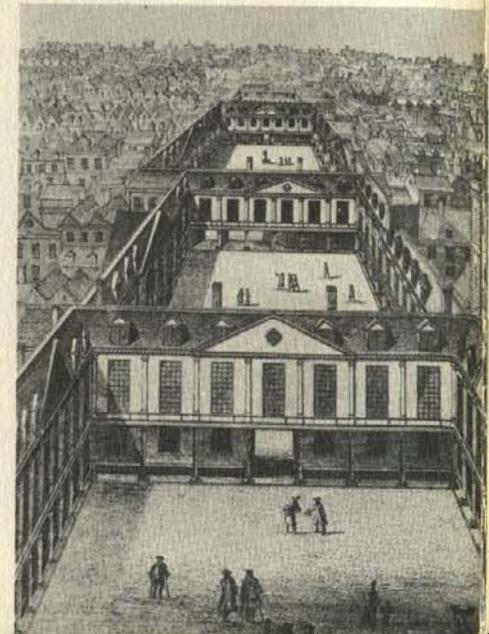
17. L'ARCHÉTYPE MÉDIÉVAL. Cette peinture de Lorenzetti di Ambrogio, que l'on peut voir à Sienne, pourrait illustrer l'idée que les Italiens du Moyen Age se faisaient de la cité. Les édifices représentés ont des caractéristiques particulières, mais avec la citadelle, le mur d'enceinte, les portes d'entrée, nous retrouvons l'archétype invariable de la cité historique. L'artiste réduit le nombre des édifices et resserre les plans horizontaux. Du fait de l'importance donnée aux lignes verticales, les tours et édifices gagnent en hauteur, au détriment de l'espace réservé aux jardins et aux places. Nous avons là une sorte de préfiguration du futur développement en hauteur de la cité. On peut voir à l'hôtel de ville de Sienne et à celui de Florence de nombreuses peintures, représentant sous divers aspects les cités du Moyen Age. L'artiste s'attache parfois à un détail, parfois à une vue d'ensemble, comme dans la fameuse allégorie du *Bon et du mauvais gouvernement*, à Sienne. Au Moyen Age, l'utilisation fréquente de la cité comme thème pictural, bien avant l'apparition des grands atlas du xvi^e siècle ou des plans détaillés, prouve que les artisans prenaient alors le plus grand souci de l'aspect esthétique d'ensemble de la cité.



18. L'ORDONNANCE « CLAUSTRALE ». A partir du xii^e siècle, la présence de nombreux cloîtres va influencer fortement l'ordre architectonique de la cité. (Voir planche 32.) Après le xvi^e siècle, la plupart des cloîtres vont, soit disparaître, soit subir des modifications profondes, même en Italie; — aussi reproduisons-nous ici le dessin relativement récent des bâtiments d'une communauté de Chartreux d'Anvers, qui montre bien que l'ordonnance claustrale de la période moyenâgeuse n'avait pas été sensiblement modifiée par l'importance nouvelle accordée aux espaces verts. De nombreux édifices, de style baroque, subirent encore cette même influence, en dépit des différences de structure et de décoration. Les édifices résidentiels quadrangulaires qui apparurent au $xvii^e$ siècle sont sans doute dans la ligne de cette ordonnance « claustrale »; — mais en permettant aux véhicules de circuler à l'intérieur de l'espace clos, on allait sacrifier la paix reposante au mouvement et à la parade. On ne devait plus retrouver cette utilisation de l'intimité de l'espace clos avant la conception hardie et toute nouvelle de Ladbroke Grove à Londres, vers 1850. Il s'agit là d'une remarquable réussite de l'urbanisme résidentiel victorien, et qui annonce les projets modernes de Radburn, qui voudrait, entre les constructions de la cité, ménager des lignes ininterrompues d'espaces verts.



18.



En haut : Cloître de Chartreux, Anvers.
 En bas : Hôpital Saint-Thomas, Londres. Extrait de *La Cité disparue* de Robert Currier. (*The Vanished City*, Londres, Hutchinson et Cie.)

19. OXFORD, ET L'INFLUENCE MÉDIÉVALE. Au temps de Duns Scot, Oxford, moins belle que de nos jours peut-être, n'était-elle pas déjà cette « cité tourière, d'arbres serrés entre des tours, remplis d'échos de cloches et d'oiseaux, où dans la courbe d'une rivière, le cri rauque des corneilles répond au chant de l'alouette ». Ces verdure pleines d'échos n'ont pas disparu, mais les bruits de moteurs des grandes routes et une usine automobile en plein essor sont pour elle une lourde menace; en revanche, l'usine subventionne la recherche scientifique et architecturale, comme pour faire oublier « sa laide défroque de brique », qui dépare le paysage. Nous apercevons sur la vue générale, l'ancien Oxford et le moderne, depuis le gazomètre de l'époque victorienne (*au bas du cliché*) jusqu'aux terrains de jeux du collège de Christ Church et la tour du collège « Magdalen » (*en haut, à droite*). Ces collèges autonomes d'Oxford, séries d'espaces quadrangulaires, dont les constructions se referment sur des cours et des jardins, forment des groupes d'édifices clos, où des véhicules ne peuvent pénétrer qu'en des occasions exceptionnelles. La surface occupée par ces collèges ne correspond plus aux dimensions des blocs d'habitat des urbanistes de Rome ou de Milet, et leurs bâtiments ne sont plus strictement alignés le long des couloirs de circulation. Nous trouvons là, historiquement, la première forme type de l'ensemble unitaire ou « superbloc » résidentiel. Cette conception, telle qu'elle fut réalisée autrefois dans les constructions du Palais de Justice (« Inns of Court ») de Londres, ou celles « d'Harvard College Yard », s'est révélée particulièrement adaptée aux besoins de l'époque actuelle. Elle permet d'obtenir une bonne utilisation fonctionnelle des bâtiments et une protection efficace contre le bruit. L'idée fort répandue que les constructions urbaines ne doivent pas se soucier d'enclore un espace libre, voire des jardins et des parcs, ne peut se fonder que sur une connaissance insuffisante de la cité et de ses besoins. Cambridge et Oxford, et même la Venise médiévale, ont prouvé que l'on pouvait grouper et individualiser les quartiers urbains, selon des conceptions qui donnent des résultats incomparablement plus satisfaisants.

Aerofilms et Aero Pictorial, Ltd., Londres.



19.



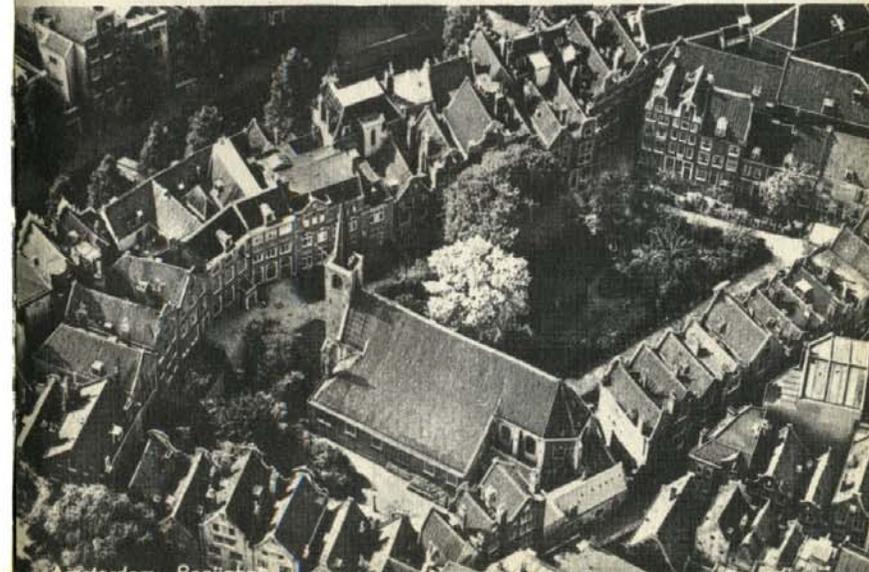
20. POSITION DOMINANTE ET ESPACE CLOS. La cathédrale de Ségovie date du xvi^e siècle, mais l'enceinte fortifiée qui l'entoure remonte en fait au xi^e siècle. Sa position, qui domine la cité, et la hauteur de sa tour (110 m) illustrent de façon frappante l'importance que pouvait avoir l'Église dans la communauté du Moyen Âge. Notons encore qu'au Moyen Âge des critères d'ordre religieux ou cosmiques commandaient l'orientation des édifices. La nef suit la direction Est-Ouest, sans souci de la disposition des autres constructions et groupes d'immeubles. L'édifice religieux domine la ville, mais n'occupe pas forcément une position centrale : le centre, dans la composition architectonique, est une conception du style baroque. Le niveau de vie des populations aurait pu être très sérieusement amélioré avec les sommes qui furent dépensées pour construire d'imposants édifices, comme les cathédrales de Ségovie et de Chartres, et les membres de la Guilde des Bouchers qui, si généreusement, financèrent la construction de Chartres, auraient pu faire d'extravagantes dépenses de nourriture et de vêtements s'ils avaient réservé à leur usage les sommes qui furent alors nécessaires; mais la cathédrale donnait à la vie communautaire ses dimensions véritables, et les pauvres eux-mêmes en bénéficiaient longtemps après la disparition des bâtisseurs et des donateurs.

Le béguinage d'Amsterdam, œuvre d'un ordre de frères lais, dont les constructions sont très nombreuses aux Pays-Bas et en Belgique, — on peut voir à Bruges l'une des plus remarquables, — nous fournit un exemple caractéristique d'un autre thème médiéval, celui d'un large espace aéré sur lequel un ensemble de constructions se referment. Les hospices et les asiles de vieillards du Moyen Âge s'humanisent ainsi en s'ouvrant sur des perspectives accueillantes, qui s'opposent aux grandes « casernes » dépourvues de parcs, que l'on construisait au xix^e siècle, que l'on construit encore bien souvent de nos jours. Remarquons encore que la chapelle du béguinage s'intègre parfaitement dans la structure d'ensemble.

En haut : Ségovie. (Photographie Ewing Galloway.)
En bas : Le béguinage, Amsterdam.



20.



21. L'ORDRE VÉNITIEN. Venise à son apogée, au moment où s'achevait le Palais des Doges, était une des plus belles villes du monde. Seule Pékin pouvait peut-être rivaliser avec elle. Le Grand Canal, entre les anciens palais vers l'Ouest, et Santa Maria della Salute, et l'ancienne Maison des Douanes, n'est pas une simple voie d'eau, mais une sorte de miroir magique. La Venise médiévale a devancé avec éclat les conceptions les plus hardies des urbanistes modernes. Le Grand Canal réservé à la circulation rapide, alors que le trafic secondaire emprunte les multiples réseaux intérieurs et les ruelles réservées aux piétons, n'est-ce pas là une application des principes mêmes du plan Radburn, cette remarquable conception de l'urbanisme moderne ? Entre les îlots, les lagunes jouent le rôle réservé aux fraîches « ceintures vertes ». La principale artère, affectée à la grande circulation, le Grand Canal, dont la forme en U apparaît sur la photographie du haut, montre bien quel doit être le rapport idéal entre les dimensions de la cité et celles de cette voie importante : tangente ou périphérique, il importe qu'elle soit éloignée des organes délicats qui fonctionnent à l'intérieur de la cité, auxquels doit la relier le fin réseau capillaire des rues. (Cf. l'analyse pertinente de Nenton Mac Kaye (1929) sur les relations entre la ville et la grand-route qui doit demeurer extérieure à la ville.) Les ingénieurs prétendument « modernes », constructeurs d'autoroutes, se soucient peu de de ces rapports rationnels, et les villes, victimes de cette incompétence trop sûre d'elle-même, subissent les conséquences d'une absence d'ordre qui peut les conduire à leur perte. La vue en surplomb de la place Saint-Marc montre bien quelles sont les caractéristiques générales d'un ordre organique, qui permettait à chaque époque d'apporter sa contribution à l'ensemble urbain, sans en détruire l'harmonie. Les avantages d'une architectonique d'ensemble, qui nous apparaissent ici, se retrouvent, avec des modifications de détails, dans les *campi*, ou places de quartiers de chaque paroisse, avec le haut campanile, l'église, parfois la *Scuola* ou mairie, le puits ou la fontaine, le marché et la *trattoria* ou café. Chaque quartier, ou paroisse, reproduit à une plus petite échelle, les organes essentiels de la grande cité ; et du fait du peu de distance à parcourir, cette disposition favorise particulièrement les relations humaines et communautaires à l'intérieur de chaque groupement. Malgré le tassement des perspectives sur la vue aérienne, on peut reconnaître aisément les *campi*, grâce aux tours d'églises ou aux espaces libres qui seuls aèrent encore des quartiers au peuplement trop dense. Le bassin et les entrepôts, — que l'on peut voir juste au-dessus du campanile de Saint-Marc dans la photographie du bas, — font partie du quartier de l'Arsenal qui constitua la toute première zone industrielle, et son aspect ancien différait assez peu de celui qu'elle présente de nos jours, comme on peut le voir sur la reproduction de gravure de la planche 34. Le surpeuplement dont Venise souffre à l'heure actuelle menace ces valeurs qui avaient fait d'elle une admirable œuvre d'art collective. Elle n'aurait pas besoin cependant pour retrouver tout son éclat, d'une reconstruction totale, mais d'un peu, comme dit Patrick Geddes, de « chirurgie esthétique ». Il faudrait tailler

Photographies reproduites avec l'autorisation de la Municipalité de Venise.



21.



dans les parties mortes, construire des édifices modernes, tout en respectant l'échelle de l'ensemble, et surtout ménager à l'intérieur des espaces libres. Le développement futur de ce grand centre commercial et industriel encore très actif ne peut être assuré que par la construction d'une ceinture de petites cités satellites, selon une planification régionale d'ensemble. On ne peut qu'approuver la municipalité de Venise d'avoir mis au concours le plan de la première de ces « cités nouvelles ».

22. FASTES ET JEUX VÉNITIENS. L'ancienne Venise des jeux et des fêtes. Aujourd'hui ces couleurs et ces vives harmonies, que la peinture ne saurait rendre, vibrent encore dans chaque quartier. Ces fastes anciens, dont les souvenirs flottent encore dans la grande salle d'apparat du Palais des Doges, ont largement inspiré ses plus grands artistes, Giovanni Bellini ou le Tintoret. Deux de ces tableaux de Bellini où l'on aperçoit les canaux, les ponts, les quais, remplis de cette animation autrefois coutumière, peuvent évoquer ce charme de la vie vénitienne, mieux que tout commentaire, fût-il de la plume de Ruskin. Le tableau d'un artiste anonyme du XVIII^e siècle (*en bas et à droite*), évoque, sous un autre de ses aspects, cette atmosphère vénitienne : ici, c'est la *Commedia dell'Arte* avec l'improvisation des artistes populaires, qui devait trouver son brillant accomplissement dans l'œuvre de Goldoni, comme si celui-ci notait les dernières répliques du dialogue, dans la déclinante cité qui détenait jadis « tous les secrets des fastes d'Orient ». Avec la prison sinistre, où conduit le Pont des Soupirs, nous découvrons Venise sous un autre aspect, beaucoup plus sombre. On y emprisonnait et torturait les victimes de l'Inquisition. On peut voir encore, exposées au Musée de l'Arsenal, d'anciennes galères vénitiennes, qui rappellent ce destin tragique d'hommes rivés aux bancs de rame de l'orgueilleuse flotte des Doges. Mais la peinture, la musique et l'architecture ne se contentent pas d'exprimer une sensualité et une vitalité passionnée : l'œuvre de Tintoret nous découvre des profondeurs que Rembrandt explorera à son tour; et l'église, chef-d'œuvre d'Andrea Palladio, qui s'élève sur la petite île de San Giorgio, est, dans sa décoration intérieure, d'une pureté presque sans rivale. En dépit de certains orgueilleux excès, l'existence urbaine avait atteint à Venise une sorte de perfection rarement égalée; et les plans de nombreuses cités auraient pu tirer grand bénéfice de cette belle expérience collective si la leçon en avait été mieux comprise.

Reproductions autorisées par la Municipalité de Venise.



22.



24. FLORENCE. Le développement croissant des établissements industriels dans les faubourgs de Florence n'a pas modifié l'aspect de la cité elle-même, qui ne diffère pas sensiblement de ce que nous pouvons apercevoir sur cette gravure qui date du XVIII^e siècle. Le dôme de la cathédrale domine encore l'ensemble du paysage aux regards du voyageur qui s'approche de la cité, en particulier du haut des collines de Fiesole, et il n'est pas entouré encore de ces grands immeubles de rapport qui défigurent la cathédrale gothique de Milan. Aucune ville à notre connaissance n'a su aussi parfaitement préserver l'héritage de son passé, non seulement dans un esprit de pieuse commémoration, mais en l'incorporant à tout le mouvement de sa vie présente. Ainsi ces hommes que l'on voit défiler, le jour de la Saint-Jean, de Santa Maria Novella à la Signoria, ont-ils l'allure et le visage des personnages que l'on aperçoit dans les peintures de la Renaissance, et ils en portent le costume aussi naturellement que si la mode n'avait jamais changé. Cependant les sombres palais semblent évoquer encore les haines confuses et meurtrières de la Florence médiévale, attaquant ses voisins et se déchirant elle-même, comme l'une des créatures maudites que dépeint *l'Enfer* de Dante. A l'exception de son premier plan, nous retrouvons encore à peu près aujourd'hui, au delà du pont sur l'Arno, la perspective de la gravure, car le centre de la cité, bâtie sur le tracé romain, a beaucoup mieux que Londres ou Paris résisté aux outrages du temps. Avec la Signoria, le Bargello, et la Loggia dei Lanzi, nous voyons encore apparaître devant nous cette ville de Dante, ou de Giotto dont nous voyons la tour se dresser devant la cathédrale. Mais les formes de la ville, que retrace cette gravure du XVIII^e siècle, sont essentiellement celles que connurent Michel-Ange et Léonard de Vinci. Au fond, la perspective des collines est fortement accusée et grossie, ce qui nous permet de distinguer toute une importante émigration de villas de banlieue, que depuis longtemps faisait bâtir l'aristocratie de la cité. Cependant, comme on peut s'en rendre compte en regardant un plan de 1783, une importante zone, à l'intérieur de l'enceinte, demeurait encore libre d'habitations, formant une sorte de « ceinture verte » commençant après Santa Maria Novella.



26. UTILISATIONS DIVERSES DE L'AIRE SPATIALE. La Piazza Navona (*en bas*) fut conçue et aménagée pour que puissent s'y dérouler des courses de chevaux romaines. Son affectation et ses aménagements ont été depuis modifiés. (Un dessin de Giuseppe Zocchi, qui date du XVIII^e siècle, représente encore une place de Florence utilisée comme champ de courses, — un obélisque à chaque extrémité marque les virages de la course). L'église de Bernini et ses fontaines ont donné à cette place toute sa valeur esthétique; et son aire spatiale fut alors utilisée, comme le montre cette gravure du XVIII^e siècle, pour des activités très diverses : promenade pour les couples d'amoureux, place du marché, terrain de jeu des enfants du voisinage, cependant que des promeneurs s'attablent et discutent, et que des familles dînent aux terrasses de ses trattorias. Aujourd'hui les diverses activités de la vie sont devenues si étroitement spécialisées qu'un architecte n'oserait guère prévoir qu'un terrain de sports puisse servir pour d'autres activités que celles de sa principale fonction. Cette possibilité d'utilisations diverses relève cependant d'une conception classique de l'architecture de la cité; elle est d'ailleurs une de ses incontestables réussites, du fait même de l'économie de surface que l'on peut ainsi réaliser. En refusant cet aménagement d'un espace humanisé, les urbanistes modernes se livrent à d'absurdes gaspillages des surfaces comme on peut le constater sur les reproductions de la planche 48. L'espace libre ménagé autour de la cathédrale de Florence, du Baptistère et de la tour de Giotto (*en haut*) devait servir principalement au déroulement ordonné des processions religieuses comme celle que l'on aperçoit sur la gravure; mais il pouvait également être utilisé pour de nombreux et divers emplois : cérémonies et rassemblements de laïques, représentations théâtrales, voire, hélas! des exécutions publiques. N'oublions pas de remarquer enfin, à l'extrémité de la Piazza Navona, l'obélisque, dont la ligne élancée évoque, à mi-distance, l'accent vertical d'une tour, — preuve que l'esthétique baroque n'était pas sans ressentir encore le besoin de ces lignes ascendantes de la conception médiévale.



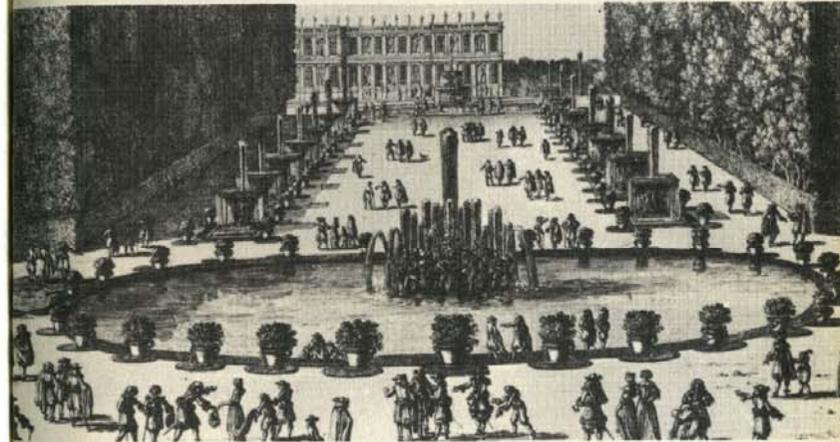
26.



28. FORMALISME BAROQUE. La Piazza San Carlo à Turin (*en haut*) constitue encore, dans son intégrité actuelle, un des plus purs exemples de la conception baroque. Si nous la comparons à la Piazza SS. Annunziata de Florence, nous voyons que d'apparents progrès ne sont pas sans contrepartie. La netteté mathématique de la composition, le tracé rectiligne des toits, l'identité parfaitement symétrique de chacun des éléments et de chaque dimension témoignent d'une perfection acquise au détriment de la vie. Froideur que ne vient pas transcender une inspiration religieuse authentique. Ici comme sur la Piazza Del Popolo de Rome, le formalisme baroque, dans sa recherche de symétrie, va jusqu'à construire de chaque côté de la ligne axiale, deux églises parfaitement identiques. Le goût baroque se défie des formes naturelles, comme le montre la façon dont il retaille les haies et les allées bordées d'arbres, transformées comme à Versailles (*au milieu*) en motifs d'architecture ornementale rigides. Le despotisme baroque a la hantise de faire un monde à sa mesure : bâtiments, rues, arbres, les hommes mêmes doivent passer sous sa toise. Ce défilé militarisé pourrait être intolérable si le baroque ne montrait pas en même temps un autre visage : l'exubérance et l'extase sensuelle de son inspiration qu'expriment ses colonnes à torsades, ses escaliers en spirales, les nudités généreuses de sa peinture et de sa statuaire, et toutes les fontaines de Bernini. La galerie de tableaux d'un côté, et de l'autre les froids édifices où l'on enseigne les sciences et les lettres, représentent les deux tendances opposées de la cité baroque : la sensualité et l'ordre mécanique; la vie militarisée et l'aimable licence. Mais la vue d'une salle de galerie d'art (*en bas*) nous permet de constater qu'à cette époque le cadre avait pris autant d'importance que son contenu.



28.

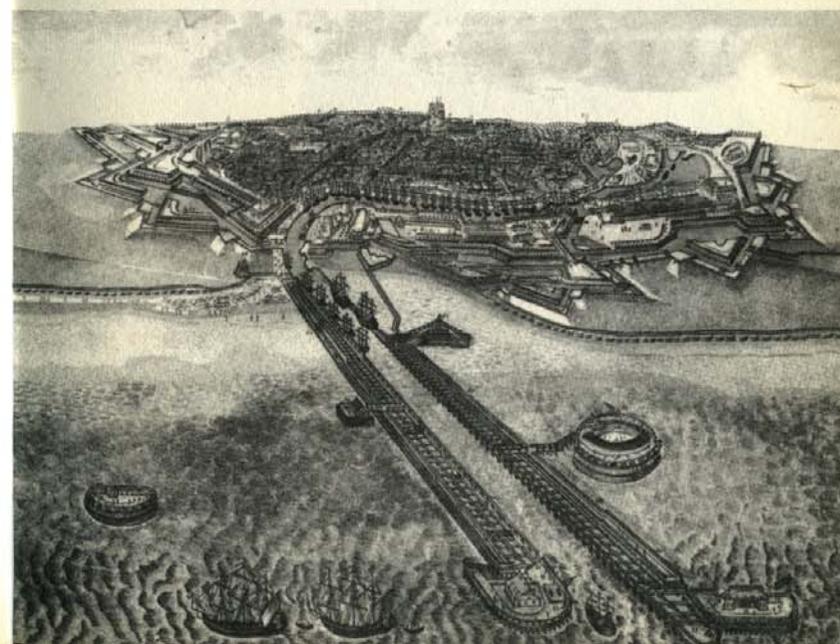


34. LE NÉGOCE ET SES INSTALLATIONS. Le commerce maritime redevint florissant à la suite de la pénétration vénitienne et génoise en Orient, mais, avant le xviii^e siècle, le développement urbain n'en fut pas réellement affecté. Il fallut en fait attendre le xix^e siècle pour voir des villes comme Londres, Liverpool, Hambourg, Rotterdam, Marseille, New York, prendre leur physionomie définitive. L'esprit de compétition et la doctrine du « laisser-faire » des classes commerçantes retardèrent la mise en chantier des équipements portuaires. Cependant les exemples classiques d'ensembles portuaires dotés d'aménagements communautaires : chantiers de construction, bassins de radoub, magasins d'armements, dépôts, etc... sont bien antérieurs à cette époque. Le quartier de l'Arsenal à Venise (*en haut*) fut construit en 1104; le port d'Amsterdam date presque de la même période. La structure du port et de la jetée de Dunkerque (*en bas*) rappelle l'aménagement d'un grand nombre d'autres installations portuaires. Le plus remarquable exemple reste encore celui du bassin de Londres, dont les dimensions et les formes géantes inspirèrent Taine, qui le décrit dans son *Histoire de la littérature anglaise*. Nous aurions aimé disposer d'assez de place pour pouvoir citer ce passage en entier. Ce n'est pas un des moindres titres de gloire du génie politique anglais que d'avoir su résoudre les complexes problèmes des agrandissements et de l'organisation d'ensemble, créant finalement une forme nouvelle d'administration, associant la libre responsabilité de l'entreprise privée à l'autorité des services publics : la Direction du Port de Londres (*Port of London Authority*), instituée en 1908. Les services chargés de l'aménagement des Villes Nouvelles (*British New Towns Authorities*) s'inspirèrent de ce modèle. On pourrait prévoir, dans le cadre d'une législation similaire, la constitution d'organisations responsables de la planification régionale.

En haut : L'arsenal de Venise. On remarquera l'enceinte, les hangars de construction, les cales sèches, etc. C'est un exemple classique de quartier industriel bien conçu.
En bas : Dunkerque au xviii^e siècle, avec sa nouvelle jetée, ses aménagements portuaires et ses fortifications.



34.



44. BLOOMSBURY ET HAMPSTEAD GARDEN. Bloomsbury (*en haut*) fut une des réalisations les plus remarquables de l'urbanisme anglais. Elle exerça une telle influence sur les conceptions architecturales du XIX^e siècle que même un constructeur aussi peu soucieux d'esthétisme que Thomas Cubitt chercha à imiter cet exemple. Les très nombreux squares que l'on aperçoit, avec Russel Square au centre, indiquent quelle peut être la meilleure façon d'éviter les plaies de l'entassement urbain par une judicieuse répartition des espaces ouverts. L'université, avec le British Museum en avancée, rehausse ce tracé tout en bénéficiant pleinement de ses avantages. La tour de l'Université s'élève seule pour dominer l'ensemble; toutefois la construction de grands immeubles et de tours qui ne cesse de se poursuivre actuellement à Londres, menace, en surpeuplant les squares et les rues, d'annuler les avantages de la structure ouverte de ces quartiers.

Hampstead Garden (*en bas*) termine dignement un siècle de construction aérée des banlieues. Unwin et Parker, corrigeant certaines erreurs de réalisation de la cité-jardin de Letchworth, réalisèrent un ensemble beaucoup plus cohérent, avec la riche diversité des jardins résidentiels privés, que complétaient des espaces communautaires, comportant des bosquets et des terrains de jeux. La banlieue d'Hampstead Garden reprend les innovations introduites par Olmsted à Riverside dans l'Illinois, ainsi qu'à Rowland Park: le super-bloc, l'allée cul-de-sac, et même les coupures par rubans de verdure, ainsi que le jardin intérieur de l'îlot d'habitat. Celles-ci préparaient d'autres innovations comme celles d'Ernst May à Francfort, particulièrement à Frankfort-Römerstadt, et celles de Wright et Stein aux États-Unis.

En évitant de tracer des rues trop larges et de les border de jardins, Unwin et Parker conservaient à l'ensemble une certaine densité et une qualité urbaine qui souvent fait défaut dans les Villes Nouvelles anglaises, construites un demi-siècle plus tard. Barry Parker, dans son tracé de Wythenshawe, près de Manchester, devait réaliser une nouvelle innovation: les « routes-parcs » (*parkways*) qui sans doute isolent les différents quartiers, mais favorisent l'installation de petits centres de commerce à leurs points d'intersection.

En haut : Photo Aero Pictorial, Ltd., Londres.
En bas : Photo Huntington Aerasurveys, Ltd. Londres. Reproduction autorisée par le London County Council.



44.



velle législation urbaine) —, ne saurait en aucune façon contribuer à l'amélioration d'une existence communautaire, dans le souci de la coopération et du bien-être. Entièrement conçue sur ce modèle, la cité ne saurait être qu'une sorte de cauchemar bureaucratique et déshumanisé.

47. DÉVASTATION URBAINE. Il existe une méthode efficace pour détruire l'âme d'une cité, et qui ne manque pas de partisans : la construction d'une autoroute qui, avec ses pistes multiples, s'enfoncera profondément au cœur de la cité, — et lorsque les pistes sont surélevées, le mal n'en est que plus grand ; à peine venait-on d'entreprendre cependant la démolition des lignes aériennes de métropolitain, considérées comme de véritables fléaux urbains ! C'est à Los Angelès que cette construction d'autoroutes a pris les plus impressionnantes proportions ; mais Boston (*en haut*) peut s'en plaindre à plus juste titre encore car elle avait plus à perdre : elle était fière de son centre historique où toutes les commodités se trouvaient à bonne portée de marche ; elle disposait d'ailleurs, depuis la fin du XIX^e siècle, d'un réseau modèle de transports urbains. Mais les urbanistes de Boston, comme les partisans d'une stratégie basée sur la puissance d'extermination nucléaire, ne savent modifier leurs plans que dans le sens du pire. On peut prévoir les résultats par l'exemple de Greensboro (Caroline du Nord) (*en bas*). On a surnommé cette dernière ville, « la cité parking », mais toutes les villes sont en passe de mériter cette appellation, — Amsterdam et Paris elles-mêmes, où tous les espaces libres sont réservés aux voitures, alors qu'y sont de ce fait sacrifiées d'autres fonctions indispensables au rôle normal d'une cité. Les bombes qui dévastèrent la cité de Londres, à la période du « blitz » (*au milieu*) ne firent pas de plus grands ravages que n'en causent chaque jour la fureur des autoroutes et des parkings, soutenue par divers programmes nationaux, — selon les conséquences du mythe des transports individualisés qui doivent permettre à chacun de rouler d'une porte à une autre. Une fonction toute secondaire de la cité devient son unique raison d'être, — ou bien plutôt la triomphante excuse de sa non-existence. Tout comme les gratte-ciel, ces autoroutes sont conçues et exécutées avec une parfaite maîtrise technique, ainsi qu'avec la plus remarquable incompétence dans le domaine social et une ignorance affligeante de tout impératif culturel.

En haut : Autoroute surélevée, avec ses bretelles de raccordement, à Boston. Photographie Ewing Galloway.
Au milieu : Secteur bombardé, autour de Saint-Paul. Documents officiels britanniques, reproduits avec l'autorisation du British Office of Information.
En bas : Greensboro, Caroline du Nord. Photographie Ewing Galloway.



47.



48. LES MANGEURS D'ESPACE. Le rôle essentiel de la cité consiste à permettre ou faciliter l'accomplissement d'un certain nombre d'activités : coopération, échanges, rencontres, rassemblements, mélanges de population, et le réceptacle doit être spécialement adapté afin que puissent s'y dérouler simultanément des activités diverses. Il devra être muni, si l'on veut réaliser une économie de l'espace intérieur, d'un réseau de transports très diversifié. Lorsqu'il n'existe qu'un seul type de transport en commun, les rassemblements ne peuvent avoir lieu qu'à l'extérieur de la cité, tel est le cas pour les grands concours de foule qui se pressent dans un stade comme celui du Pasadena Rose Bowl (en haut, à gauche). On prétend que tout Américain se refuse à accomplir à pied un trajet de plus de 400 mètres; mais cette affirmation paraîtra gratuite si l'on songe aux impressionnantes distances que chacun d'eux doit parcourir quotidiennement dans les centres d'achat et les parkings; cependant, lorsque la foule les a délaissés, ces vastes et coûteux déserts de macadam demeurent le plus souvent vides et inutiles.

L'autoroute de Los Angeles (en bas, à gauche) est une excellente illustration de la plaie cancéreuse causée par la généralisation des transports individuels, à son stade le plus avancé. Pour faciliter au maximum l'écoulement de la circulation, les ingénieurs ont dessiné d'immenses feuilles de trèfle (en bas, à droite), et cela même dans des secteurs qui sont loin d'être surchargés et où la circulation transversale demeure peu importante; de tels travaux ne semblent donc guère justifiés, alors que l'on aurait pu, avec un minimum d'inconvénients, interrompre par intermittence le flux circulatoire, comme dans les croisements de rues urbaines. Épargner du temps en gaspillant l'espace paraît assez peu rationnel dans un secteur régional comme celui de la baie de San Francisco où l'espace manque pour les cultures et les terrains de récréation, au moment où l'on met de plus en plus l'accent sur la nécessité d'installations adéquates pour l'utilisation des loisirs.

Le « Parc d'Industrie » américain, qui correspond point pour point aux « espaces industriels » britanniques (en haut, à droite) est un remarquable exemple de tracé néotechnique : il est efficacement isolé de la communauté avoisinante, bien desservi par de grandes routes, mais le bon marché et la commodité d'utilisation des constructions sans étages ont encouragé la solution facile d'une trop large utilisation de l'espace. Une construction sur pilotis aurait permis d'aménager les parkings sous les bâtiments, et de prévoir des foyers ouvriers, utilisables pendant la pause de la demi-journée, — et la productivité aurait été loin d'en souffrir. Les pouvoirs publics auraient intérêt à instituer dans ce domaine un système de taxations différentielles, favorisant les constructions qui économisent l'espace, exception faite cependant pour les bâtiments destinés à recevoir un équipement lourd. Mais aux États-Unis, il semble que le gaspillage d'espace soit devenu un véritable passe-temps national. Les

*En haut, à gauche : Photographie Fairchild Aerial Surveys, Inc., New York.
En bas, à droite et à gauche : Photographies reproduites avec l'autorisation de l'État de Californie ; Secrétariat des Travaux publics.
En haut, à droite : Photographie Ewing Galloway.*



48.



avions à réaction exigent des terrains de dimensions si vastes que les aérodromes se trouvent situés en rase-campagne, à de très grandes distances des villes, et l'avantage du temps gagné par un transport plus rapide est annulé par la servitude du trajet terrestre, même dans le cas de villes aussi éloignées l'une de l'autre que New York et Chicago. La norme spatiale minimale d'un demi-hectare par famille, que Frank Lloyd Wright préconisait dans *The Disappearing City*, est unanimement considérée comme un idéal, lors même que la densité de peuplement le rend irréalisable. En conséquence, la disparition de la cité risque de se produire très rapidement, avec tous ses éléments dispersés aux quatre coins d'un vaste espace indéfini.

56. VILLE D'UNIVERSITÉ. La cité, qui sert de cadre aux soucis et aux activités de l'existence quotidienne, a d'autre part pour tâche essentielle de conserver et d'élargir le patrimoine culturel; mais de nos jours ce rôle devient de plus en plus l'apanage de villes d'universités, comme Cambridge ou comme Berkeley, que l'on aperçoit sur cette vue aérienne. La ville a reçu le nom du grand philosophe Berkeley en commémoration d'un poème de ce dernier sur « La fondation d'un Institut du savoir en Amérique ». Le projet remonte à 1858, et quelques années plus tard Olmsted fut chargé de la réalisation. Malheureusement, on dut recourir à la vente des terrains situés en bordure du périmètre de l'université future pour assurer le financement des travaux; en conséquence la ville elle-même allait perdre son identité propre pour aller se conjoindre et se confondre avec la grande cité voisine, Oakland. En regardant attentivement le cliché, on y verra se dessiner, sur cette aire de l'université et de la ville à la partie inférieure, à peu près tous les éléments historiques qui s'intégrèrent au cours des siècles dans le cadre de la cité : Le temple, les arènes, le gymnase, le campanile, le théâtre, l'hôtel de ville, le palais, le parc, et même la forme du monastère pour des immeubles où logent les étudiants. Dans la perspective économique actuelle, d'une surabondance de produits consommables et d'un surcroît de loisirs qu'il importera de meubler, l'université devrait jouer un rôle essentiel. L'école antique est née de cette frange de loisirs dont bénéficiaient les citoyens de la cité grecque, et dans cette ère que nous voyons s'ouvrir, la *paideia*, l'éducation dans son sens plein, selon la classique définition de Werner Jaeger, ne peut que devenir la tâche essentielle de l'existence. Son goût de la plus lointaine connaissance, ses indispensables connexions internationales, son souci constant des relations intellectuelles et de la coopération font de l'université l'animatrice d'un nouveau réseau de rapports culturels et urbains. Mais elle porte encore la marque de ses origines, car elle perpétue les activités intellectuelles qui étaient l'apanage du temple ancien. Elle garde et accroît le trésor des connaissances, ce « savoir nouveau » qui naquit avec la ville antique, mais à peine encore a-t-elle commencé de réserver leur place à des Arts plus anciens, nés avant la construction du temple : la peinture, les rituels, la danse, la musique, la religion même. En limitant son activité au progrès de la connaissance systématique, il lui est arrivé de pousser jusqu'à la caricature certaines des pires tendances qui caractérisent la cité historique : le cloisonnement des diverses branches du savoir qui conduit aux excès de la spécialisation, et la soumission entière à la hiérarchisation des différentes disciplines. Cet univers en expansion de la connaissance, sous l'influence des forces qui conduisirent au progrès automatique du savoir technique, a perdu son point de référence et d'équilibre : la mesure de l'homme; de là l'impossibilité d'évaluer, d'assimiler, et de mettre effectivement au service de l'humanité ses plus remarquables découvertes. La conséquence nous l'apercevons dans la perte de stature et la déshumanisation progressive de l'individu fragmentaire, ne pouvant plus saisir qu'une

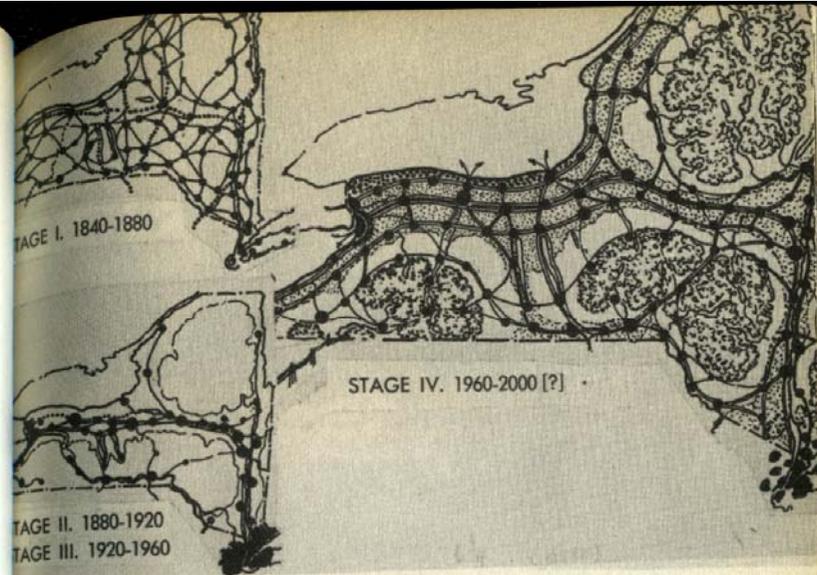
Photographie : Vue aérienne Fairchild, Inc., New York.



tranche infime du savoir, incapable d'embrasser une situation dans son ensemble, et d'y faire face avec toutes les forces d'une sensibilité et d'une imagination, aussi disciplinées que ses facultés intellectuelles. Sous leur forme présente, les grandes universités, y compris l'université californienne de Berkeley, n'échappent pas aux maux dont souffrent les grandes métropoles : excès d'une croissance congestive, désorganisation, manque de coordination et d'entraide. Pour que l'université puisse devenir l'élément moteur et le noyau d'une prochaine mutation urbaine, elle ne saurait se contenter de mesures de décentralisation et de réorganisation sur une base régionale; comme de nombreuses universités des États-Unis ont entrepris de le faire, elle devra se plier à une profonde transformation interne : de la pédagogie arriver à la *paideia*, de la science à la sagesse, du détachement à l'engagement conscient. Alors seulement nous pourrons voir s'épanouir un système d'éducation nouveau, une attitude neuve devant chaque manifestation de l'existence, aussi différents des systèmes scientifiques et technologiques inspirés par Galilée, Bacon, Descartes et Newton que ceux-ci différaient eux-mêmes de la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin. A défaut de cette novation fondamentale tous nos grands projets d'urbanisme demeureront superficiels et stériles.

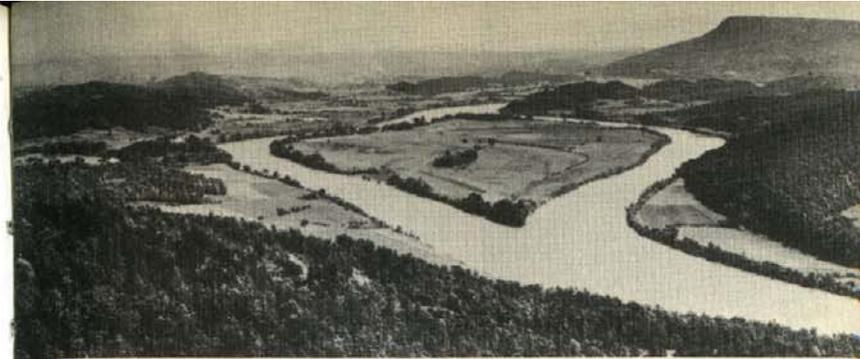
57. LE RÉSEAU RÉGIONAL. Le premier stade de ce plan analytique du développement des communautés urbaines de l'État de New York, tel qu'il fut établi par Henry Wright, récapitule les premiers résultats obtenus par la colonisation. La répartition des points de peuplement témoigne de l'active densité des échanges économiques que soutient un réseau de 900 miles de canaux, de 5.000 turbines hydrauliques, de 400 petites cités industrielles. L'efficacité du réseau des grandes routes et des canaux fut complétée par la construction du réseau des voies ferrées; elles affectaient dans leur ensemble une structure régionale, avec de multiples petites lignes d'intérêt secondaire; l'utilité de telles lignes devint peu à peu fort réduite, mais elles ne furent désaffectées qu'au cours des années trente. La deuxième phase du développement fut une période de concentration. Tous les grands axes de communication convergeaient vers la métropole où la congestion ne faisait que s'accroître. L'établissement d'une grande ligne maritime régulière entre Liverpool et New York, en 1816, marque le point de départ de ce processus, mais celui-ci prit toute son ampleur avec le percement du canal de l'Erie, le long de la vallée de la Mohawk jusqu'à Buffalo, reliant ainsi par voie d'eau New York à toute la région des Grands Lacs. L'importance du canal diminua à partir de 1880, par suite de la construction de la voie ferrée qui suit un tracé identique. Les effets de la traction à vapeur, conjugués à ceux de la traction électrique des tramways et du métropolitain, renforçaient la concentration des populations dans les grandes villes et favorisaient l'exode vers les banlieues. En 1925, R. Wright devait suggérer une répartition nouvelle des agglomérations, telle qu'elle apparaît sur le plan (3^e stade). La concentration, plus importante qu'à la première période, était cependant abaissée par rapport à la seconde. Entre 1920 et 1960, la constitution de la région forestière domaniale d'Adirondack écartait les populations de toute cette zone. Mais, dans le même temps, les effets désastreux de la congestion urbaine s'accroissaient rapidement dans les secteurs de New York et de Buffalo. Les diagrammes de Wright nous ont paru représenter les plus proches approximations de la conception du réseau urbain et culturel, qui naturellement demanderait encore à être précisée et approfondie. On peut se rendre compte d'après ces plans de la façon dont il serait possible d'obtenir un équilibre régional par la répartition des populations et des établissements industriels dans un grand nombre d'agglomérations, de rôle et de dimensions très divers. Grâce à une organisation d'ensemble et aux moyens de coopération modernes, les plus petites de ces communautés bénéficieraient d'avantages que la métropole elle-même ne parvient pas à offrir à ses habitants, tout en conservant leur environnement agréablement varié, favorable à l'éducation et à une saine utilisation des loisirs.

En haut : Schémas illustrant l'étude historique et une proposition de répartition ultérieure des communautés dans l'Etat de New York. Extrait du rapport de la Commission d'urbanisme et d'aménagement régional de l'Etat de New York. Albany, 1926.
En bas : Petite ville de la vallée de la Mohawk. Photographie Ewing Galloway.



58. LE BERCEAU DE VERDURE. Le maintien de l'encadrement régional du berceau de verdure a une importance essentielle pour le développement culturel des cités. Si ce cadre même vient à être défiguré ou détruit, le dessèchement et la disparition de la cité s'ensuivra, car une relation de symbiose s'établit entre une ville et son milieu. Il est devenu plus difficile de préserver cet équilibre du fait, d'une part des excroissances parasitaires de tissu urbain qui égrènent sans fin, auprès des routes, des hangars, des motels, des garages, des agences automobiles et des lots de terrains à bâtir; d'autre part de la rapide industrialisation de l'agriculture qui est en passe de devenir une activité mécanisée et parcellaire, dont les buts et les méthodes ne la différencient plus des activités urbaines. La condition essentielle d'une renaissance urbaine est de retrouver la qualité et les formes du paysage naturel, source de valeurs essentielles et soutien d'une existence équilibrée. Le choix entre les enclaves de verdure et la ceinture verte qui devrait, dit-on, s'imposer à l'urbaniste, est au fond un faux dilemme, ainsi d'ailleurs que le choix entre grands immeubles et maisons plus basses, les premiers généralement érigés au centre des agglomérations importantes, les autres dans les groupements périphériques. Ce qui doit être d'importance vitale c'est la préservation du berceau de verdure où s'intègrent les communautés, petites ou grandes : empêcher avant tout que la croissance incontrôlée des tissus urbains ne ronge, comme des proliférations cancéreuses, ce cadre nourricier d'espaces verts, détruisant l'indispensable équilibre écologique entre la campagne et les structures de la cité. La préservation des sites naturels a d'autant plus d'importance que les travailleurs peuvent disposer de plus en plus de loisirs; d'une part, afin de réserver à l'horticulture et à l'agriculture les terres de rendement élevé, et de ne pas porter atteinte aux sites naturels que le citoyen recherche pour la promenade et l'agrément; et d'autre part il importe de laisser à des amateurs la possibilité d'exercer leurs talents dans le domaine de l'horticulture, des jardins d'agrément, de l'élevage d'animaux domestiques, ou de l'observation scientifique. Une des faiblesses de l'œuvre importante de la Tennessee Valley Authority provient du fait qu'elle n'avait pas à proprement parler de politique d'urbanisme, et qu'elle fondait son effort sur des enquêtes au niveau régional qui se limitaient à l'étude des sources d'énergie hydraulique, de la puissance énergétique et de la préservation des sols. Si les responsables de cet organisme avaient prêté plus d'attention à l'heureuse croissance de la petite ville industrielle de Kingsport, Tennessee, fondée en 1915 sous les auspices d'une entreprise privée et selon les plans originaux de John Nolen, ils auraient pu, dans le cadre des remarquables aménagements régionaux, prévoir la restauration et le développement des petites agglomérations existantes et la fondation de communautés nouvelles, ou à tout

*En haut : Paysage dans la vallée de la Tennessee. Photographie reproduite avec l'autorisation de la Tennessee Valley Authority.
Au milieu : Plan aménagé pour les sports nautiques et halieutiques. Reproduit avec l'autorisation du Musée d'Art Moderne de New York.
En bas : Kingsport, Tennessee. Photographie aérienne Fairchild, New York.*



58.



Le moins ils auraient dû préciser à quel point paraissent nécessaires les prescriptions d'une législation nouvelle sur ces importants problèmes. Mais rien de semblable ne devait être entrepris dans des régions alors relativement sous-développées comme la Tennessee Valley et les territoires avoisinants de la Caroline du Nord, où les plus pénibles erreurs qui avaient conduit en d'autres lieux au développement d'une « conurbation » massive et incohérente, sont, sur une vaste échelle, en train d'être répétées.

59. L'ÉCHELLE HUMAINE. « L'échelle humaine » n'est en aucune façon une norme fixe et absolue, car elle n'exprime pas seulement un rapport avec une certaine stature corporelle, mais avec les fonctions qu'elle se propose de faciliter, les buts et les intérêts qu'elle doit servir. Ainsi un groupe de grandes constructions, comme ces bâtiments résidentiels près du « Centrum » de Vällingby (*en haut à gauche*), peut respecter l'échelle humaine, d'autant plus que les bâtiments plus modestes du quartier commerçant, la ligne basse des maisons d'habitation à l'arrière-plan et les arbres sur la gauche, abaissent graduellement l'impression d'altitude, un peu comme un transformateur abaisse à un voltage utilisable le courant d'une ligne à haute tension. Bien que le quart à peine de la population de Vällingby, située à 15 kilomètres de Stockholm, trouve sur place son centre d'activité économique et son lieu de travail, l'agglomération constitue néanmoins un modèle de décentralisation métropolitaine et d'implantation d'une communauté dans un site naturel. On peut trouver dans le centre de l'agglomération, un théâtre, des salles de cinéma et de réunion, un hôtel de ville, une bibliothèque, et même un foyer pour la jeunesse; tandis qu'alentour les secteurs résidentiels se dispersent dans des parcs et des terrains boisés. Les bureaux commerciaux et les magasins se trouvent à proximité immédiate d'une ligne de transport électrique rapide, bien que le centre, comme à Rotterdam, ait été affecté au parking, les constructeurs ont prévu un réseau de transports particulièrement varié, permettant un écoulement accéléré du trafic.

Le centre commercial de Coventry, construit sur différents niveaux, avec ses arbuttes et ses parterres fleuris, ses allées abritées et ses constructions harmonieuses, passe, et non sans raison, pour un des plus beaux qui existent; mais, lors de la présentation du projet en 1946, ses plus remarquables caractéristiques, notamment son organisation en structure autonome, furent violemment critiquées par les milieux commerçants, pour qui de mauvaises habitudes tenaient lieu de bonnes raisons.

Deux vues d'un ensemble résidentiel près de Richmond (*en haut et en bas*,

En haut, à gauche : Centre de Vällingby. Photographie Lemart af Petersens, Stockholm.
En bas, à gauche : Centre d'achat de Coventry. Reproduction photographique autorisée par le service d'Urbanisme de la cité de Coventry.

En haut et en bas, à droite : Parkleys, Ham Common, Surrey. Maisons d'habitation à deux et trois étages; densité résidentielle, 160 habitants par hectare. Photographies communiquées par Eric Lyons.



59.



à droite) montrent bien que « l'échelle humaine » peut être maintenue, lors même que la densité résidentielle est nettement supérieure au taux normal des banlieues et des villes nouvelles, pourvu que l'architecte soit libéré des prescriptions arbitraires, concernant les parcelles de jardins, l'emplacement par rapport aux routes, et le tracé de rues inutiles; — mais il lui faut également se libérer de cette image courante du grand building en forme de planche, dont le prix de revient particulièrement élevé n'est compensé par aucun avantage dans le domaine social ou dans le domaine esthétique.

60. VERS LES SOCIÉTÉS DE CITÉS. Des rêves ont pris corps dans la ville d'Harlow, une des plus charmantes des nouvelles cités d'Angleterre : la « cité-jardin » rêvée par Howard, et dont Letchworth et Welwyn furent les deux premières réalisations; rêve d'Unwin d'une cité perdue dans la verdure, avec un taux résidentiel de 20 à 24 familles par hectare; rêve encore de Clarence Perry d'une ville réorganisée par quartiers, celui enfin de Sir Patrick Abercrombie, du « Grand Londres » d'après-guerre. Comme on peut le voir d'après la photographie du bas, Abercrombie préconisait l'établissement de centres commerciaux de banlieue, mais entourés de groupements de maisons d'habitation plus denses que ceux qui furent effectivement construits dans les Villes Nouvelles. Celles-ci ont été pourvues de vastes terrains de récréation, conformément aux dispositions de la législation britannique de l'après-guerre sur les établissements scolaires; mais à Harlow les parcs les plus importants auraient pu avantageusement s'inscrire dans la ceinture verte du pourtour. Pour faciliter les réunions et les rencontres dans la cité, on peut imaginer que des bandes de verdure, semblables à celles du tracé Radburn, auraient été préférables à ces larges taches des pelouses et des parcs; cependant qu'une utilisation plus systématique du « superbloc » et de l'allée « cul-de-sac » pouvait permettre d'obtenir une plus ferme cohésion d'ensemble avec des qualités d'intimité accrues. Mais, comme dans la plupart des Villes Nouvelles, le quartier industriel est magnifiquement conçu.

Ces nouvelles villes, sans taudis, sans fumées industrielles, où des fonctions équilibrées ne provoquent ni gaspillage ni désordre, où ne se trouvent ni usines insalubres ni dépôts inesthétiques, où le bien-être de l'ensemble n'est pas sacrifié à celui d'un groupe ou d'une classe, constituent une forme supérieure de la cité, elles apportent la preuve que la compétence technique, dans le cadre d'une économie dirigée, peut aboutir aux plus heureux résultats. Le temps ne saurait lui-même remettre en question des qualités qui tiennent à la conception structurelle, comme on peut le voir par l'exemple de la Cité-jardin de Letchworth qui a déjà plus d'un demi-siècle d'existence.

En haut : Harlow, dont la construction commença en 1947, comptait en 1960 près de 50.000 habitants. Le maximum prévu est de 80.000. *Reproduction photographique autorisée par Harlow Development Corporation.*
En bas : Partie d'une Nouvelle Ville, d'après le projet du « Grand Londres » de Patrick Abercrombie.



Harlow fait partie d'un groupement de cités qui s'étend de l'Essex à l'Hertfordshire, embryon d'une constellation de « cités associées » qui attend encore que lui soit conféré un statut politique adéquat. La construction de quinze Villes Nouvelles, dans les difficiles conditions économiques qui prévalaient au cours de la première décennie de l'après-guerre, témoigne des qualités politiques et de la largeur de vue des autorités britanniques en matière de réalisations municipales. Un trop court espace de temps, des besoins vitaux, fortifiés et mûris par les sacrifices du temps de guerre, ont pu l'emporter sur les appétits et les perversions d'une économie fondée uniquement sur la valeur de l'argent.

61. LE CENTRE COMMUNAUTAIRE. La ville ancienne s'ordonnait autour du centre religieux, le noyau interne de la ville contemporaine est laïque, reflétant les tendances dominantes de l'économie et des techniques. Mais, comme ces images du centre de la ville d'Harlow permettent de s'en rendre compte, une ordonnance et une élégance nouvelle commencent de s'y imposer. Dans les Villes Nouvelles, les installations scolaires, les terrains de jeux et les espaces d'agrément ont été aussi admirablement conçus que les implantations d'usines, mais on a commis l'erreur de ne pas prévoir l'implantation d'universités (voir planche 56), ni même de collèges ou d'écoles techniques. Cependant une pleine intégration des fonctions diverses de la cité s'y poursuit sous des formes nouvelles, aussi bien dans le centre de la cité (en haut) que dans les quartiers voisins. On remarquera comme, autour d'une place dégagée, admirablement conçue pour les cérémonies publiques, — j'ai pu le constater moi-même, — s'assemblent les magasins, les bureaux d'entreprises et les édifices publics. Aucun centre purement commercial ne saurait satisfaire aussi exactement aux multiples besoins d'un groupement communautaire que ce noyau de la cité. L'urbaniste ne saurait se préoccuper d'une façon exclusive des problèmes du logement, des lieux de travail et de récréation, et de la circulation, comme on le lui demande d'ordinaire : la cité tout entière doit être conçue comme le théâtre de la vie active de ses citoyens, satisfaire aux nécessités de l'éducation, et offrir un cadre adéquat pour l'expression des tendances personnelles et l'épanouissement de la personnalité.

En haut : Harlow, centre de la ville.
Au milieu et en bas : Centre de la ville. Réapparition dans l'ordre moderne de l'allée piétonne et de la place ouverte, interdite à l'accès des véhicules.
 Reproductions photographiques autorisées par les services de développement de la ville d'Harlow (Harlow Development Corporation). Architecte urbaniste : Frederick Gibberd.



61.



62. DESTRUCTION ET RENAISSANCE. Le grand motif sculptural d'Ossip Zadkine (*en haut*) qui se dresse au centre d'une place, face au port intérieur de Rotterdam, évoque l'agonie de la cité dont le centre fut anéanti par les bombardements allemands de mai 1940, qui causèrent la mort de 30.000 personnes. Cet acte barbare avait été précédé, en 1939, de la destruction de Varsovie, et les bombardiers nazis ne devaient cesser de multiplier et d'amplifier leurs raids destructeurs, dirigés contre Londres, Coventry, Manchester, Liverpool, cependant que la riposte des démocraties par des attaques non moins destructrices sur Berlin, Hambourg, Dresde, Tokio, Hiroshima, et maintes autres cités, universalisait ce gigantesque holocauste des agglomérations urbaines. Parmi les villes martyres, Rotterdam est une de celles où la volonté de se relever de ses cendres s'est affirmée avec la plus prompte et la plus heureuse détermination. Le remembrement des anciennes propriétés parcellaires a permis de reconstruire le centre de la cité selon un plan d'ensemble adapté aux besoins résidentiels aussi bien qu'aux impératifs commerciaux (*en bas*). Devant le grand magasin de la « Ruche », au centre de l'image, s'élève le célèbre motif constructiviste de Naum Gabo, symbole de la hardiesse technique des chantiers maritimes de la ville où il fut réalisé, et qui fait honneur à l'imagination du responsable du plan de construction, qui suspendit en ce point la perspective visuelle des avenues. L'alignement de constructions basses, en arrière-plan, fait partie de Lijnbaan, quartier des achats, conçu sous la forme d'une longue allée piétonne. Plus à l'arrière, se dresse un groupement d'immeubles résidentiels de grande taille; une disposition d'ensemble moins régulière, avec intermission de structures moins élevées, aurait pu améliorer perspective et disposition des espaces libres. Mais la tâche principale, celle d'une rénovation de la cité en tant que centre de rencontres où peuvent prendre place des activités de formes multiples, a été admirablement réussie.

En haut : Motif de Zadkine, face au front de mer, où les espars et les grues portuaires semblent répéter dans le lointain le geste des bras levés. Cliché *Openbare Werken, Rotterdam*.
En bas : Centre politique et commercial de Rotterdam, conçu par l'architecte Cornelius van Traa. Reproduction photographique autorisée par le service d'Information touristique des Pays-Bas. Vues aériennes : Nederland.



62.



63. RÉSURRECTION DU CENTRE COMMUNAUTAIRE. Le terme de « renaissance » paraît faible pour décrire ce surgissement du Rotterdam moderne, et aucune reproduction, pas plus qu'aucune expression du vocabulaire de l'architecture ou de la sculpture ne semble capable de rendre l'impression de force vivace de cet ensemble. Le grand motif de Zadkine (*en haut*) apparaît ici dans son cadre de la vie quotidienne, avec, à l'arrière-plan, la vue d'une partie de la rade du grand port. Comme il convient à un monument évocateur de terribles souvenirs, il se trouve situé en retrait des courants de circulation, afin que les passants ne s'habituent pas, au cours des allées et venues quotidiennes, à ignorer sa présence. Le quartier Lijnbaan (*au milieu et en bas*), réservé à des magasins divers, des restaurants, des cinémas, et construit à une modeste échelle, avec des matériaux légers, semble à presque tous les points de vue une réalisation exemplaire, d'autant plus que l'une de ses allées débouche sur la perspective de l'hôtel de ville, demeuré intact. Les parterres fleuris et les bancs que l'on aperçoit au centre, devant la terrasse vitrée d'un café, témoignent du souci des réalisateurs de maintenir une ambiance reposante et détendue, tandis que l'étroite chaussée, en bordure des magasins, a pour but de faciliter les achats. Loin d'inciter à l'exode les habitants de la cité, ce centre historique de Rotterdam a retrouvé un pouvoir attractif nouveau. Mais lorsqu'on se propose de ranimer de tels centres, on doit faire entrer en ligne de compte tous les éléments qui peuvent intervenir dans l'existence des citadins; — toutefois, des problèmes urgents, comme ceux qui touchent à l'accroissement des chiffres de population ou au maintien de la paix, dépassent par leur ampleur le rôle et le cadre de l'agglomération citadine. Afin de résoudre les problèmes posés par une population plus nombreuse, il ne saurait suffire d'édifier des immeubles qui permettent d'augmenter le taux de la densité d'habitat, pas plus qu'il ne suffit de construire des abris souterrains pour se préserver des dangers d'une extermination nucléaire et bactériologique.

En haut : Place et front de mer.
Au milieu : Lijnbaan, conçu par Bakema et van der Broek. Les parterres sont disposés dans l'allée réservée aux piétons.
En bas : L'allée, avec les terrasses vitrées d'un café.
 Reproductions photographiques autorisées par le service d'Information touristique des Pays-Bas.



63.



64. LA RUCHE OU LA CITÉ. La science et la technique doivent-elles être mises au service de la vie, ou toute la vie doit-elle être mécanisée et contrôlée, à seule fin de favoriser le progrès incessant des techniques, tel est le problème crucial qui se pose aujourd'hui à l'humanité. Très inconsciemment et d'une façon aussi automatique, c'est la seconde alternative qui a inspiré le développement de la civilisation occidentale au cours des cinquante dernières années. Ce processus devrait en bonne logique finir par donner naissance à une agglomération qui ressemblerait d'assez près à cette énorme ruche infra-humaine qu'un groupe de techniciens japonais nous présente comme étant la « super-communauté du vingt-quatrième siècle ». Toutes les fonctions de l'organisme et de la personnalité humaine sont venues se fondre dans une énorme texture collective, fonctionnant comme un super-organisme total, au sein duquel des êtres humains se trouvent aussi privés de buts personnels et d'existence indépendante que les cellules d'un corps quelconque. « Le groupe d'études du conditionnement vital » nous fait observer que le « centre de contrôle du super-mécanisme, grâce au contrôle mutuel et pluridimensionnel, fera régner sur toutes les parties du monde la solidarité et l'harmonie ». En vérité! A l'encontre de ce monstrueux avatar de l'humanité, si ingénieusement conçu pour mettre un terme à l'évolution humaine par le dernier envol d'un super-mécanisme, habitant un super-espace, j'aimerais évoquer la malicieuse ironie des pages d'*Erewhon* ; Samuel Butler fut le premier sans doute à voir clairement où devait fatalement conduire une technique privée de toute justification humaine : vers un monde où l'homme ne serait plus qu'une sorte de machine-outil affectée à la production d'autres machines. Mais si la vie en fin de compte finissait par l'emporter, la « cité future » aura, n'en doutons pas, beaucoup mieux que nos cités contemporaines, les qualités que l'on peut découvrir dans cette peinture chinoise, représentant la Fête du Printemps : changeante combinaison des paysages les plus variés, diversité des occupations et des activités culturelles, et infinie variété des personnalités humaines. Non pas la ruche la plus parfaite, mais la vivante cité.



64.



En haut : La super-communauté. Image illustrant un article publié par « le Groupement d'étude du conditionnement vital » dans le *Kokusai-Kenriku*, N° de janvier 1960.
 En bas : Gravure tirée du Ch'ing Ming Scroll, collection A. W. Bahr, Fletcher Fund, 1947. Reproduite avec l'autorisation du Metropolitan Museum of Art.

retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas, il les touche et ne les sent point; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie. »

De Tocqueville décrivait là par avance l'état d'esprit et le mode d'existence des habitants des banlieues qui se répandent également dans la cité même, si bien que des nations démocratiques se soumettent à toutes les formes de contrainte et de dégradation totalitaire. Ce qui se dessinait dans la vision de ce grand penseur politique, le moins doué des observateurs peut aujourd'hui le constater. La cohésion de l'ensemble de la cité atteint son point de rupture; et les progrès de la technologie moderne n'ont fait qu'accélérer le rythme de cette transformation. Si aucune réaction n'intervient, plus rien bientôt ne restera qui mérite d'être sauvé... Il devient impossible de préserver les valeurs passées lorsque le réceptacle se transforme avec la même rapidité que son contenu.

9. PROJETS POUR UNE EXPANSION FUTURE.

Fort heureusement, depuis plus d'un siècle, une réaction a commencé de se dessiner, dirigée à la fois contre l'exode suburbain et contre le peuplement urbain qui en est la cause principale. A la fin du XIX^e siècle, deux remarquables observateurs ont envisagé, pour la première fois d'une façon systématique et dans leur ensemble, les potentialités nouvelles qui commençaient à apparaître au cours du développement de la civilisation moderne.

Le premier d'entre eux fut le géographe Peter Kropotkin, dans son très remarquable ouvrage, publié sous le titre de *Champs, usines et ateliers*. Avec près d'un demi-siècle d'avance sur les théories des économistes et des techniciens contemporains, il avait compris que les possibilités offertes par l'énergie électrique et les moyens de communication, combinées avec celles de la culture intensive, permettaient une déconcentration urbaine efficace, grâce à la fondation d'agglomérations de plus petite taille, où des contacts personnels pouvaient avoir lieu et qui bénéficiaient des avantages combinés de la ville et de la campagne. L'industrie n'était plus directement liée à la mine de charbon, lors même que le charbon demeurait la principale source d'énergie; pas plus qu'elle n'était inséparable

des voies ferrées et des très grandes villes. La productivité des grands ensembles n'était plus seule à demeurer efficace et économique. Kropotkin avait saisi ce que les grandes sociétés comprennent seulement au cours de la seconde guerre mondiale : que la construction de grands ensembles où s'effectuaient toutes les opérations d'usinage et de montage n'était pas obligatoirement le processus le plus économique, divers types d'opérations pouvant fort bien s'effectuer dans de petits établissements. Dans le cas d'opérations techniquement délicates, demandant des qualités d'initiative et un travail soigné, les petits ateliers avaient nettement l'avantage. Une organisation ramifiée, dotée de moyens de transport adéquats, permettait d'obtenir de meilleurs résultats qu'une concentration d'ateliers sur un même site.

Kropotkin avait compris que les réseaux d'énergie électrique et les moyens de communication et de transport rapides permettaient à la petite communauté de lutter à armes égales avec la cité surpeuplée et ses concentrations industrielles. En même temps, les travaux des champs, effectués auparavant d'une façon toute empirique, allaient pouvoir bénéficier des avantages de l'organisation, des activités et des méthodes scientifiques dont les grandes cités avaient eu jusqu'alors le monopole : de ce fait, les oppositions entre ville et campagne, entre ouvriers agricoles et travailleurs de l'industrie, ne pouvaient manquer de s'apaiser. Kropotkin avait parfaitement saisi quelles conséquences pouvait entraîner ce nouvel état de choses, avant même l'invention de l'automobile, de la radio, du cinéma, de la télévision, avant la généralisation du téléphone, — alors qu'en faisant bénéficier les petites agglomérations des mêmes avantages que la métropole, ces diverses inventions ne firent que confirmer la justesse de son diagnostic. Il voyait quelle chance cette base élargie de petits groupements pouvait offrir pour l'instauration d'un mode d'existence où chacun serait pleinement conscient de ses responsabilités.

Ces conceptions furent reprises et complétées par Ebenezer Howard, qui fut influencé par Kropotkin ainsi que par des auteurs un peu plus anciens comme Thomas Spence et James Silk Buckingham. Howard apercevait, au-delà de la réalisation de la cité-jardin, « les magnifiques perspectives d'une civilisation fondée sur le service de la communauté ». Il avait bien vu que l'on ne pouvait rien attendre de bon du développement des grandes cités, car tout accroissement de population entravait un peu plus la circulation, rendait les institutions principales moins accessibles, et la plus

grande partie des habitants demeuraient aussi incapables de profiter des avantages de ces grands organes de culture que s'ils s'en trouvaient à d'infranchissables distances.

Il croyait le moment venu de la formation d'une cité d'un type nouveau : une cité qui pourrait, grâce à la technique moderne, effacer les différences profondes qui existent entre la campagne, aux services organiques et sociaux déficients, et la ville, privée d'un milieu naturellement favorable à la vie. S'opposant aux partisans d'une expansion urbaine continue, il rejetait la solution de compromis de la résidence de banlieue, — à peine même en faisait-il mention. Howard voyait bien que seule une décentralisation véritable pouvait remédier à la congestion urbaine, et non pas un simple élargissement de l'aire résidentielle.

Dans *les Cités-Jardins de l'avenir*, Howard reprenait l'ancienne conception grecque d'une limite de croissance des organismes et organisations afin de redécouvrir l'image d'une cité à la mesure de l'homme. Dans ce but il préconisait également le retour à l'ancienne pratique de la Grèce, que Robert Owen et Edward Wakefield avaient définie dans un contexte moderne, — la colonisation par des communautés, aptes dès l'origine à pourvoir aux fonctions essentielles de la cité. A l'étalement dépourvu de sens et de but des grandes métropoles, Howard opposait la forme organique d'une ville, de dimensions et de population volontairement limitées, mais équipée pour poursuivre les activités primordiales de la cité sur le plan industriel, commercial, administratif et éducatif ; — pourvue également de parcs publics et de jardins privés en nombre suffisant pour que le milieu conserve ses qualités d'agrément et de salubrité. Afin de donner à l'union de la campagne et de la ville une expression plus achevée, Howard entourait sa cité nouvelle d'une large ceinture de terrains cultivables. Ce nouveau type de « muraille spatiale » devait maintenir, à proximité immédiate des habitants, un milieu rural, et en même temps éviter que d'autres groupements urbains puissent s'aggréger à la première fondation ; enfin, tout comme l'ancien mur vertical, elle devait renforcer le sentiment d'unité interne. Indépendamment même de la conception d'ensemble, cette idée d'une ceinture verte permanente autour des agglomérations pouvait présenter un très grand intérêt.

On trouvait déjà dans les premiers groupements de banlieue, comme à Riverside dans l'Illinois, certains traits caractéristiques de cette nouvelle forme de structure ; mais Howard songeait moins

à innover qu'à fonder ses conceptions sur des principes rationnels et ce fut là son principal mérite. Sans être un biologiste, comme Patrick Geddes, il s'efforçait d'introduire à nouveau dans le concept de la cité le critère biologique le plus essentiel : la notion d'un équilibre dynamique et organique, équilibre vital entre ville et campagne, intégrées dans un même système écologique, et équilibre entre les diverses fonctions de la cité. Surtout le contrôle du développement, avec une stricte limitation de la densité d'habitat et des chiffres de population, devait s'effectuer régulièrement, par la fondation de nouveaux groupements, dès que la croissance de la communauté venait gêner le bon fonctionnement de ses rouages. Pour que la cité demeure saine et salubre, elle devait pouvoir, comme le font tous les organismes, régler organiquement les conditions de son équilibre.

Autrement dit, Howard songeait à pourvoir la cité nouvelle de tous les avantages dont la grande cité disposait, avant que son expansion démesurée empêchât ses habitants d'en bénéficier. Il avait parfaitement compris, qu'une fois atteinte une dimension optimale, une cité ne devait nullement chercher à se peupler et s'aggrandir mais à s'intégrer dans un système organique plus complexe.

A la différence d'autres auteurs, inspirés par l'attrait de la campagne, Howard, natif de Londres et y résidant, ne sous-estimait en aucune façon les avantages économiques d'un cadre urbain, et il savait apprécier, comme technicien et comme inventeur, les services que l'on pouvait en attendre dans une perspective de progrès technique. Il pensait que les établissements industriels devaient effectivement s'intégrer à la cité, et que les ateliers et les usines — à l'exclusion des établissements insalubres, — devaient être situés à distance raisonnable des foyers des travailleurs. Avec une population de 32 000 habitants, dont 2 000 se consacraient aux cultures périphériques, la cité pouvait comprendre des établissements de types variés, une vie sociale active et complexe.

Howard proposait que l'on entreprenne la construction d'une ville répondant à ces caractéristiques, et qui démontrerait expérimentalement sa supériorité sur tous les autres types de structures : villages, centres régionaux, banlieues, agglomérations industrielles, grandes villes. Une répartition concertée s'opposerait aux groupements sans cohérence, et la décentralisation à une concentration privilégiée. Une fois reconnue la valeur de cette conception, d'autres progrès deviendraient réalisables : la fondation d'une

communauté nouvelle supposait la mise en propriété collective des terrains d'établissements, mais les plus-values de développement, dont bénéficiaient auparavant les propriétaires, profiteraient désormais à toute la communauté, soit sous forme de services complémentaires, soit sous forme de réductions d'impôts.

Howard pensait qu'en fondant tout autour de Londres, et dans un certain rayon, de nouveaux centres autonomes, il serait possible de mettre un terme à l'expansion et au surpeuplement de cette métropole. Une partie de la population se fixerait sur les nouveaux emplacements, et l'on pourrait aménager le centre historique de la capitale, plus commodément et d'une façon plus agréable et plus salubre. Les projets des cités-jardins, par leur réussite, permettraient à la capitale surpeuplée de retrouver l'air pur, le soleil et la beauté dont tendait à la priver son développement désordonné.

Dans la pensée d'Howard, la cité-jardin devait permettre d'unir dans un complexe parfaitement réalisable, un certain nombre d'éléments du domaine pratique aussi bien qu'esthétique. Ses propositions avaient le grand mérite de la simplicité et de la clarté. Il ne se livrait pas, comme l'avait tenté Charles Booth, à une analyse précise de la situation réelle de la cité; il ne cherchait même pas, comme son compatriote Henry George le faisait pour son projet de réforme agraire, à s'appuyer sur un large mouvement d'opinion; à la façon d'un technicien avisé, Howard voulait s'assurer des qualités d'un nouvel organisme, en procédant à l'essai d'un prototype; ou plutôt, il invitait tous ceux qui pouvaient faire confiance à sa conception et qui avaient les capitaux nécessaires, à tenter avec lui l'expérience de la construction de la première cité-jardin, expérience qui débuta à Letchworth, en 1904. Une quinzaine d'années plus tard, il commença d'édifier, à Welwyn, une autre cité semblable.

En tel domaine, l'expérimentation était certes préférable à de longues recherches statistiques et aux piles de rapports, aussi soigneusement documentés que peu concluants. En fait, la construction d'une ville nouvelle allait s'avérer plus convaincante, et d'un coût en fin de compte moins élevé, que toutes les recherches préliminaires aux projets d'urbanisme qui sont de nos jours à la mode. En effet, dans un laps de temps raisonnable, ses dépenses de premier établissement liquidées, la communauté nouvelle apportait la preuve irréfutable qu'un complexe urbain pouvait exister tout en contrevenant aux règles sacrosaintes de la spéculation sur la

valeur des terrains et de la prépondérance des grandes villes. Quand on songe à tous les obstacles institutionnels et psychologiques qu'Howard dut alors affronter, le succès de sa démonstration apparaît au moins aussi remarquable que celui de la fondation des communautés de Mormons sur le territoire de l'Utah, ou celui de la Société coopérative de vente en gros, au Royaume-Uni.

Dans le cadre de ce grand projet, Howard s'en était tenu à l'essentiel et n'avait pas cherché à marquer d'une empreinte personnelle les détails et le style de construction. Il voulait éviter que le but réel puisse être confondu avec un certain type de structure; il ne présentait pas une forme architecturale nouvelle, mais un programme d'organisation, propre à limiter le développement des cités, tout en tenant compte de l'accroissement général des chiffres de population. Le programme d'Howard était appuyé de toute une série de tracés explicites, mais il avait pris soin d'indiquer que, même dans cette représentation des structures, il s'agissait avant tout de diagrammes modifiables. Sa conception d'une communauté équilibrée pouvait prendre des formes multiples, et souvent les principes d'autonomie fonctionnelle qu'il avait énoncés furent repris par d'autres spécialistes, parfois même par des adversaires de la cité-jardin, — sans qu'aucune référence à son œuvre fût indiquée, alors que lui-même avait pris grand soin de rendre justice à ceux dont il s'était inspiré.

Howard n'avait nullement fait table rase du passé : sa cité idéale se fondait sur le déjà réalisé pour atteindre au réalisable, et son principal mérite fut d'assembler les organes de la cité en une composante ordonnée, en s'appuyant sur le principe de base d'une croissance organique et limitée. Ce qu'avait de profondément significatif et substantiellement nouveau la conception des cités-jardins n'était pas seulement l'apport précieux des jardins et de l'espace libre, mais la méthode pratique et rationnelle qui devait permettre de maintenir l'autonomie et l'équilibre de tout l'organisme complexe d'une cité en cours de développement : un puissant outil de transformation.

L'appellation choisie par Howard pour désigner sa conception nouvelle devait plutôt dans l'ensemble la desservir; pas seulement parce qu'on l'avait appliquée autrefois à Chicago, devenue une sombre métropole du rail, mais du fait que les jardins qui certes étaient un des éléments caractéristiques de la nouvelle cité, n'en étaient pas cependant l'élément fondamental. Maintes banlieues modernes pourraient apparemment se parer du même titre. Les

blocs d'habitat et les dimensions indiquées par Howard correspondent à une densité d'occupation de 140 à 200 personnes par hectare. C'était à peu près la densité prévue pour le plan de New York, en 1811, avec les rues bordées d'immeubles de deux à trois étages. Il s'agit d'une bonne densité urbaine, plus forte que celle des banlieues ordinaires, cinq fois plus forte que celle de certains districts du Los Angeles moderne. Certains auteurs, ignorant manifestement l'œuvre d'Howard, donnent parfois aux banlieues le qualificatif de « cités-jardins », ou nomment « tracé de cité-jardin » une ordinaire structure ouverte suburbaine; pis encore, on peut voir des commentateurs ignares qualifier de « banlieues » les cités-jardins classiques, Letchworth et Welwyn, ou les Nouvelles Villes anglaises plus récentes, simplement parce qu'elles se détachent dans un cadre largement ouvert.

Mais, dans la pensée d'Howard, la cité-jardin était avant tout une cité : un ensemble de forme complexe que devait entourer peu à peu une constellation de cités semblables.

Dans une perspective historique, à plus d'un demi-siècle d'une première réalisation, les projets d'Howard apparaissent comme beaucoup plus réalistes, et infiniment plus fructueux, que la cité linéaire de Soria y Mata ou les plans de cités routières qui cherchaient avant tout à favoriser les transports et faciliter la circulation. La « cité-jardin verticale » de le Corbusier, présentée comme une version améliorée, n'est en fait qu'une banlieue verticale, dont l'alternance des grands immeubles surélevés et d'espaces libres incultes pourrait à grand-peine mériter le nom de cité. Dans les cités-jardins anglaises, les jardins existent en abondance, avec arbres fruitiers, parterres de fleurs et carrés de légumes; mais, nous l'avons vu, le grand intérêt de la conception d'Howard est qu'elle refuse de s'identifier à une forme de structure nettement définie, comme à un tracé de style particulier. Le paysage ou le climat, les industries et le savoir technique, et surtout l'art des constructeurs et des citoyens devaient, dans chaque cas particulier, intervenir pour déterminer la forme de la cité; — quant aux idéaux qui étaient à la base de sa recherche, Howard ne les exprimait que sous la forme de rapports abstraits.

Il n'était certes pas infallible; et lorsqu'il prévoit, en se référant à Londres, une large décentralisation, il semble qu'il ait sous-estimé la force d'attraction d'une grande métropole, dans une économie dépendant étroitement des symboles monétaires, et dans une ambiance sociale où seul un nombreux public paraît susceptible

d'attribuer l'estampille de la réussite. Les vues d'Howard étaient justes lorsqu'il indiquait que de nombreux services qui semblent indispensables aux grandes villes ne sont que la conséquence du surpeuplement et, tout comme le trajet de la résidence au lieu de travail, pourraient dans la ville nouvelle, être réduits dans de très grandes proportions. Mais lorsqu'il propose, pour suppléer le centre londonien encombré, surchargé de trop de tâches, la création de communautés de 32 000 habitants, il ne semble pas tenir suffisamment compte de la complexité sociale et technique de la civilisation contemporaine. Il avait raison de penser cependant que la création d'un complexe unitaire de 32 000 âmes permettrait de vérifier la valeur réelle de sa conception; et celle-ci dépassait de loin, par son importance, les limites pratiques de ce premier test.

Le chapitre qu'Howard consacre aux groupements de cités suffirait à lui seul à faire la preuve de la justesse pénétrante de sa pensée. La cité-jardin n'est pas, pour Howard, un lieu d'isolement favorable à l'épanouissement d'un certain esprit de clocher, comme les bourgs campagnards engourdis dans les régions d'accès difficiles. Le fait qu'un certain nombre d'habitants des villes nouvelles seraient contraints de se rendre fréquemment, voire quotidiennement, à Londres pour des raisons professionnelles, n'était pas pour surprendre Howard; il suffirait que la grande majorité de leur population puisse trouver sur place des intérêts et des occupations variées, dans un milieu d'implantation possédant divers avantages que Londres ne pouvait offrir, même à ses plus riches résidents.

Avant que la première des cités-jardins eût vu le jour, Howard avait songé à un stade ultérieur du développement : le groupement de cités. Afin que la cité-jardin ne demeurât pas tributaire de la métropole pour les services du niveau le plus élevé, il préconisait la constitution d'un organisme politique et culturel d'ensemble par l'union d'un nombre suffisant de petites villes, — il qualifiait ce complexe de « cité sociale », et plus tard, Clarence Stein et son école lui donneraient le nom de « cité régionale ». Mettant en commun leurs ressources, les petites cités pourraient bénéficier des mêmes avantages qu'offre un très grand centre : une université, un hôpital spécialisé, un grand orchestre symphonique. Howard précisait que dix villes de 30 000 habitants, reliées par un réseau de communications rapides, formant un organisme politique fédéré et un groupement culturel, pouvaient bénéficier des mêmes services qu'une cité unique de 300 000 habitants, tout en

évitant maints inconvénients d'un groupement aussi compact. L'organisation bien conçue, les transports et moyens de communication rapides procuraient des avantages égaux à ceux qu'offrait la proximité immédiate des habitations.

Dans la complexe structure fédérative d'Howard, nous voyons déjà se dessiner les formes de la cité de l'avenir, unissant ville et campagne dans un vaste ensemble, à l'échelle de la région, organisme aux centres multiples, mais fonctionnant comme un tout. Afin de démontrer qu'il était possible de décentraliser et de limiter le développement des agglomérations, il s'agissait, dans un premier stade, de créer le prototype expérimental d'une nouvelle forme de cité, puis, à un stade ultérieur, de constituer des groupements régionaux où, entre les cités-jardins, s'établiraient des liens de coopération étroite.

Les théories d'Howard, avec une teinte de charité chrétienne, portaient la marque d'un authentique rationalisme victorien; de ce fait, leur originalité paraissait moins évidente, en dépit de la frappante simplicité naturelle de leur auteur et de sa remarquable force de persuasion. En fait, par l'acuité de sa vision, il dépassait de loin maints autres théoriciens, traitant de la nature et du destin de la cité. Nombre de ceux qui le suivirent sont demeurés bien en deçà des limites de cette vision, et, aujourd'hui encore, pour éviter d'aller jusqu'au bout des implications de sa pensée, nombreux sont ceux qui délibérément en laissent une partie dans l'ombre.

Pour Howard, la cité-jardin devait avant tout fonder un mode de croissance organique, par reproduction de complexes unitaires, associant qualités urbaines et qualités du milieu rural; mais elle avait encore un autre rôle à remplir, celui de promouvoir une réflexion en profondeur, et précédemment absente, sur la nature essentielle de la cité et sur les processus de son développement.

Howard s'efforçait d'attirer l'attention sur la nécessité de l'intervention des autorités responsables du développement de la cité. Il est indispensable que ces autorités détiennent les plus larges pouvoirs d'acquisition et de remembrement des terrains, d'établissement et de lancement des projets de construction. On ne pouvait plus laisser les propriétaires et les spéculateurs décider, par leurs initiatives particulières, du développement de la cité, en tant qu'allocataires des terrains de construction, des sites d'entreprises, des immeubles d'habitation. Dans ce domaine, les avantages de projets d'ensemble, bien étudiés et étroitement coordonnés, devaient être déterminants; et la cité, responsable du bien-être

de tous ses habitants, devait trouver les moyens d'exercer efficacement cette responsabilité, avant que des initiatives individuelles aient créé les conditions d'un inguérissable désordre.

Cet organicisme, dont la pensée d'Howard apparaît toute pénétrée, s'oppose si fortement aux tendances idéologiques et à la pratique actuelle que son programme fut souvent considéré comme chimérique et voué à l'échec, dans une économie où les facteurs techniques apparaissent comme prédominants. Cette opinion est si répandue que beaucoup se refusent encore à reconnaître les succès qui ont marqué les premières étapes de ce programme. Il est cependant indéniable qu'au cours d'une première étape ont été achevées les deux cités-jardins de Letchworth et Welwyn et non seulement ces deux agglomérations ont réussi à surmonter les oppositions tenaces et l'indifférence du plus grand nombre, mais ont largement influencé les conceptions de l'urbanisme de notre temps. Ce fut à la suite de l'incontestable succès de cette entreprise que la commission parlementaire de Sir Anthony Montague Barlow recommanda la pratique de la décentralisation industrielle dans les cités-jardins comme étant la façon la plus adéquate de porter remède au surpeuplement de la capitale londonienne; cette recommandation aboutissait, en 1946, à l'adoption de divers textes réglementaires qui, tout autour de Londres et dans d'autres régions d'Angleterre, ont fait surgir une constellation de cités nouvelles.

Dans ces conditions, comment pourrait-on parler d'échec? Existe-t-il une autre conception qui ait déjà fait sortir de terre quinze villes nouvelles en Grande Bretagne, sans parler de réalisations parallèles en Suède, aux Pays-Bas, en Italie et dans la Russie soviétique. Certes les théories d'Howard n'ont pas réussi à mettre un terme à la congestion de la région de Londres, mais elles permettent déjà à plus d'un demi million de Britanniques de vivre dans des conditions matérielles incomparablement plus saines que celles de la grande majorité des habitants de la capitale.

Le fait que la progression des villes nouvelles ait été brutalement interrompue, au moment même où il paraissait nécessaire de procéder à un examen critique de leurs résultats, ne prouve nullement que ceux-ci se soient montrés décevants, et moins encore que toute la conception originale soit à rejeter; mais il doit être attribué essentiellement au défaut d'imagination des cercles dirigeants britanniques.

Il eût fallu, à la lumière de l'expérience, réviser les données du programme, fonder les villes nouvelles selon des plans régionaux,

créer, sur le modèle des organismes portuaires, une autorité administrative d'un type nouveau, compétente en tout ce qui touche au domaine de la construction. Mais les hommes qui ne font que parler d'échec, alors que le mouvement n'en est qu'à ses débuts, et peut-être avec le secret espoir de pouvoir l'étouffer, prouvent par là-même à quel point la concurrence de cette nouvelle forme de développement urbain peut leur paraître redoutable.

Dans son anneau de verdure, le nouveau réceptacle urbain constituait en fait l'embryon d'un type de cité susceptible de transcender les limites spatiales de la cité historique, tout en épongeant les multiples traînées résiduelles de la diffusion urbaine. La définition du nouveau complexe urbain devait être complétée par Henry Wright et les autres membres de la Commission de planification de l'État de New York.

Dans son analyse du développement de l'État de New York, Wright indiquait que les déséquilibres de croissance ne pouvaient qu'être aggravés par la poussée à ses deux extrêmes des grands centres de New York et de Buffalo, alors qu'il était possible de promouvoir une nouvelle forme de répartition urbaine. Cette répartition différerait des structures décentralisées de la période des villages, où des agglomérations se développaient en bordure d'un canal, d'une voie ferrée d'intérêt local, d'une route carrossable, ou à proximité d'une chute d'eau productrice d'énergie hydraulique. La nouvelle zone urbaine devait être plus étroitement délimitée, attirant les populations des Monts Adirondack, territoires à reboiser et à transformer en régions touristiques; elle irait s'étendre le long de l'Hudson et des vallées Mohawk, remontant vers les territoires encore mal desservis, mais particulièrement accueillants, en bordure du lac Erié. Ces nouveaux terrains de colonisation permettraient l'implantation de communautés nouvelles, de dimensions limitées, établies sur un sol fertile et reliées entre elles par un dense réseau routier.

Si des initiatives politiques et financières avaient pu permettre la réalisation de ce vaste programme, il est hors de doute que les grandes villes, aussi bien que l'État dans son ensemble, pouvaient en retirer de considérables avantages.

Selon les projets de Wright, les grandes voies de communication, tracées en 1929, d'après les plans de Benton Mac Kaye, et qui traversent des régions désertiques, auraient pu desservir des centres nouveaux, et auraient formé l'ossature d'un réseau dense de communications régionales. Il eût été aisé d'accéder aux régions

touristiques des montagnes, cependant que les moyens de transport privés et publics pouvaient utiliser les canaux, les fleuves, les voies ferrées, les grandes routes et les lignes aériennes. La notion d'équilibre ne peut plus désormais être limitée à la cité, elle doit s'étendre à l'aire régionale, délibérément adaptée et façonnée comme un ouvrage d'art.

Sur ces bases, on pouvait créer de quatre à cinq ensembles régionaux, gravitant autour de cités existantes, mais se répartissant un territoire beaucoup plus vaste où se seraient développées des agglomérations parfaitement équilibrées. Ainsi pouvait entrer dans le domaine des réalités le groupement de cités préconisé par Howard; tandis que les récentes réalisations du Comité des voies de communications et de l'autorité du port de New York n'ont fait qu'accroître les engorgements aux deux extrémités des grands axes et que promouvoir le désordre.

On doit le constater malheureusement, la forme urbaine englobant et matérialisant l'idéal de la société moderne ne pourra se dégager que lorsque les projets d'urbanisme ne se borneront pas à tenir compte des seules préoccupations d'architectes et de bureaucrates au champ de vision limité. A l'heure actuelle, tout dépend de l'action de ces deux groupes de spécialistes dont les réalisations ont amené le développement d'une structure urbaine exprimant jusqu'à la caricature leurs vues personnelles et l'esprit particulier de leurs corps. Les méthodes de pensée des spécialistes, les habitudes routinières, les objectifs déshumanisés apparaissent aussi bien dans l'implantation hasardeuse des gratte-ciel que dans celle des autoroutes, tel à New York, Londres, Rio de Janeiro, où le triomphe de la technique s'affirme dans un très rentable chaos, ou encore dans le vide organique et impitoyablement organisé de la Cité future de Le Corbusier. Ces impressionnantes conceptions incarnent un idéal bureaucratique dont, à Brasilia, à Berlin-Ouest, et avec maintes constructions, un peu partout répandues, nous avons vu formuler des variantes. Ces structures déshumanisées, nous avons affirmé très gratuitement, après Max Weber, que toute l'évolution de l'humanité tend à la réalisation de cette forme ultime de l'individualité bureaucratique.

Ainsi les propositions d'Howard n'ont pu ni arrêter, ni même retarder le processus automatique de l'évolution des structures de notre civilisation. Après trois siècles d'expansion incontrôlée, la civilisation occidentale poursuit encore sa course sur sa lancée, et l'on peut voir, dans la difficulté de changer la direction de cette

trajectoire, la raison principale d'un récent échec : expansion des surfaces utilisables, expansion de l'industrie, accroissement des chiffres de population, l'énergie cinétique de ces divers mouvements en rendait le contrôle difficile. Le caractère irrationnel et destructeur de ce développement, visible dès l'origine, n'a fait que s'accroître au cours de la plus récente période. Alors qu'il existe des possibilités d'organisation politique et de planification sur une base régionale, le développement continu des structures urbaines, s'accompagnant de l'étouffement congestif des grands centres, ne saurait représenter que la plus déplorable des solutions.

Mais, de même que l'apparat vieillissant de l'Empire Romain a pu dissimuler pendant deux siècles la naissance de la chrétienté, une solution capable de remédier à l'état de désintégration de la période présente, est peut-être déjà en cours de développement. Si les tendances à l'autonomie des agglomérations parviennent à se préciser, bientôt aucune communauté ne pourra ignorer plus longtemps le postulat d'Howard, selon lequel existent certaines limites de croissance qu'une cité, un organisme, une association quelconque ne sauraient impunément dépasser; en conséquence, tout dépassement de la limite appelle la réalisation d'une structure nouvelle de caractère plus raffiné et plus complexe.

Une telle règle vaudra aussi bien pour un hôpital spécialisé, un centre de recherches, un grand magasin, que pour la cité elle-même. Nous aurons ainsi à poursuivre plus loin dans la voie qui fut tracée par Howard, tout en rendant pleinement justice à une conception à partir de laquelle pourra se fonder un ordre d'une nature entièrement nouvelle.

aiguilles de l'horloge, ces organes doivent être réglés selon les normes d'un système tout indépendant de leurs rouages : pour l'horloge, la durée d'une révolution terrestre, pour les institutions humaines, la nature de l'homme dans son ensemble, non pas seulement cette petite partie de lui-même qui, fascinée par la machine, se soumet à ses exigences. Pour nos cités, il devrait en être de même : si nous voulons corriger les écarts d'une civilisation surmécanisée, la mise au point d'un système de contrôle aux centres multiples est indispensable, — et il faudrait que les éléments ou les cadres de ce système aient assez d'intelligence, d'amour-propre et de sens moral, pour régler l'avance des circuits automatiques, — administratifs, industriels, gouvernementaux, — en tous les points où leur mouvement peut mettre en danger la vie humaine ou s'écarter des valeurs et des possibilités de choix, en dehors desquels la personnalité humaine cesse d'exister.

9. DESTIN DE LA MÉGALOPOLE.

Au cours de cet examen de la civilisation de la mégalopole, nous nous trouvons en présence de multiples développements, dont chacun peut avoir une issue fatale, et seul un esprit d'une innocente candeur ou d'un optimisme particulièrement déterminé pourrait penser que ce mouvement a des chances de se poursuivre ainsi indéfiniment. Une existence qui ne trouve plus d'autre sens, d'autres valeurs ou d'autres buts que de faire fonctionner les mécanismes de digestion et de respiration, ne vaut pas beaucoup mieux que celle d'un homme placé dans un poumon d'acier, qui ne survit que dans l'espoir de la guérison. Le régime de domination des grandes métropoles fait peser sur nous la menace de la plus absurde des guerres, une guerre d'extermination totale, dont le seul objet pourrait être le soulagement des angoisses qu'entretennent les préparatifs de la citadelle, et l'accumulation de toutes les armes d'extermination et d'anéantissement. La poursuite de la puissance absolue tend ainsi au nihilisme absolu. En utilisant leurs connaissances scientifiques et technologiques, au mépris de valeurs spécifiquement humaines, des pays comme les États-Unis et la Russie soviétique ont mis en mouvement un mécanisme destructeur dont ils ne pourraient modifier l'agencement ou redresser la direction sans détraquer tous les rouages.

On ne voit même plus fonctionner l'instinct de conservation

dans ce système, où l'automatisme de la machine l'emporte sur les réflexes protecteurs de la vie. Sacrifices au dieu de la vitesse : chaque année, aux États-Unis, 40 000 personnes sont condamnées à périr dans les accidents de la route où quelques centaines de milliers d'autres sont grièvement blessées. Pour pouvoir disposer de l'arme absolue de la puissance nucléaire, nos dirigeants sont tout prêts à sacrifier 50 à 70 millions de leurs concitoyens aux premières heures d'une guerre nucléaire totale, et finalement à meurtrir et éliminer peut-être la race humaine tout entière. On couvre ces plans insensés du label illusoire de « défense nationale », ou de celui plus absurde encore de « sauvegarde de la nation ».

Dans tous les organismes cependant, les processus destructeurs et créateurs, l'anabolisme et le catabolisme, sont concurremment à l'œuvre. La pérennité de la vie ne dépend pas d'une absence d'éléments négatifs, mais de la réalisation d'un certain équilibre et d'une certaine prévalence du courant créateur, permettant de réparer les pertes, d'assimiler les éléments nouveaux, et de régulariser toutes les formes d'échanges avec d'autres organismes et communautés dont dépend finalement leur équilibre. Les éléments négatifs du métabolisme des grandes cités n'auraient pas menacé leur existence si, au cours du mouvement d'expansion, ils ne s'étaient pas multipliés en un processus dont la force destructrice ne cesse de croître.

L'action de forces extérieures qui menaçaient l'existence de ce type de civilisation était déjà clairement visible avant la publication, en 1938, de *la civilisation urbaine*, et dans un chapitre intitulé « Perspective d'une route infernale » (*A Brief Outline of Hell*), j'avais alors tenté de les décrire. Afin de mieux faire comprendre cette évolution, je rappelais brièvement les théories de Patrick Geddes sur le cycle de croissance de la cité, — de la naissance du village (*oopolis*) à la mort de la mégalopole. Le destin de toutes les cités historiques, y compris celles qui à plusieurs reprises ont su renaître de leurs cendres, s'inscrit dans les limites de ce cycle. À la parution de l'ouvrage, maints critiques ont jugé qu'il dénotait une tournure d'esprit morbide et faisait preuve d'un pessimisme exagéré. Ils estimaient que le pire des maux dont pouvait être menacé le monde occidental était un chômage chronique, et ils affirmaient leur certitude qu'une guerre amenant la destruction totale des cités était proprement impensable.

Mais le seul chapitre de l'ouvrage qui pourrait faire figure aujourd'hui de curiosité historique est justement cette « perspective

d'une course à la mort », du fait même que ses prévisions se sont trop largement vérifiées. Une prédiction réalisée ne peut plus nous intéresser d'une façon directe, mais je me suis permis de rappeler ce « fait accompli » pour que le lecteur ait moins tendance à considérer comme spécieuse et irréaliste la présente description d'un état de choses devenu plus tragique encore. Rappelons-nous comment les tensions s'aggravèrent et comment la guerre finit par éclater, avec la destruction de Varsovie en 1939; puis, en 1940, ce fut celle de Rotterdam. En cinq années, de vastes étendues urbaines furent totalement détruites, et une large proportion de leurs habitants immolés, de Londres à Tokyo, de Hambourg à Hiroshima. Outre les millions d'hommes que les Allemands exterminèrent, — six millions de Juifs, entre autres, — dans leurs sinistres camps de la mort, — des cités entières servaient, aux stratégies amoraux de la démocratie, de champs d'expérience pour leurs entreprises d'extermination, et l'aveugle déchainement de la mort marquait de son empreinte fatale l'expansion démesurée de la mégalopole.

Les ruines s'accumulèrent sur de vastes étendues, mais par bonheur des régions entières étaient préservées, avec leur tissu vital encore intact. Le rassemblement et la mise en commun des ressources, et le soutien apporté à divers pays par la généreuse initiative du plan Marshall, permirent de mener à bonne fin l'énorme tâche de reconstruction des cités et des réseaux de transport. Celle-ci s'est bornée parfois à une pieuse restauration des bâtiments et des structures anciennes, comme dans de nombreuses villes allemandes, parfois on assistait à un grand effort de rationalisation dans une forme démodée, comme à Cherbourg; et parfois, comme à Rotterdam et à Coventry, il s'est agit d'une tentative de structuration du noyau urbain dans des formes entièrement nouvelles qui situent dans une architecture moderne les valeurs traditionnelles que le XIX^e siècle avait négligées. De plus grands efforts furent encore accomplis, en Angleterre et en Suède, en vue de la définition d'une structure urbaine libérée des servitudes des concentrations automatiques et du développement également automatique des grandes cités. L'exemple des Nouvelles Villes d'Angleterre a pratiquement démontré que l'on pouvait contrôler l'expansion urbaine, en la répartissant dans des ensembles communautaires, autonomes et équilibrés, pourvus d'établissements industriels.

Il est assez remarquable qu'en moins de douze années les cités

européennes aient pu se relever et dépasser dans l'ensemble le niveau de croissance qu'elles avaient atteint avant la guerre. Cette extraordinaire mobilisation des énergies et des initiatives démontre qu'une complète reconstruction urbaine pourrait être réalisée en l'espace d'une génération, pourvu que des objectifs à la mesure de l'homme aient la primauté dans l'organisation de l'économie et que la plus large part des revenus nationaux ne soit pas affectée au soutien des dépenses de consommation et aux plans de destruction des grandes métropoles, à la préparation notamment du plus gigantesque des génocides collectifs.

Malheureusement le retour à la prospérité économique allait être marqué par une poursuite des mêmes objectifs, débouchant sur des perspectives aussi catastrophiquement irrationnelles. Nulle part les monstrueuses conséquences du mythe des grandes métropoles ne sont apparues plus clairement que dans la course à la possession des armes dites « absolues », en vue du plus absolu des génocides, nucléaire, bactériologique et chimique. Les « grandes puissances nucléaires », en consacrant toutes leurs forces à la mise au point de ces armes donnent à de morbides désirs d'anéantissement la sanction d'une politique nationale et désignent à toute l'humanité civilisée un objectif idéal : le camp de la mort universelle.

Même si les nations pouvaient décider en fin de compte de renoncer à l'emploi de ces armes et en détruire les stocks, pendant longtemps encore se feraient sentir les conséquences d'une politique contraire à toutes les règles de la moralité publique. Cette criminalité consciente, à l'échelle où elle est non seulement envisagée mais mise au point dans ses moindres détails, relève d'un traitement thérapeutique de longue durée : un siècle pourrait être nécessaire avant que ce traitement porte ses fruits. Telle est la contribution la plus récente et le legs le plus lourd de la citadelle (lisons « Pentagone » et « Kremlin ») aux activités de notre civilisation urbaine.

Celle-ci en peu d'années en est arrivée à ce point que voici plus d'un demi-siècle Henry Adam avait annoncé, avec la plus remarquable précision : « Au rythme accéléré de la progression depuis l'an 1600, il ne faudra pas plus d'un siècle ou d'un demi-siècle pour que les fondements théoriques soient entièrement remis en cause. Les règles du droit céderont le pas à la force. La police suppléera aux bases de la moralité publique. Les explosifs auront atteint une force de déflagration cosmique. Une désintégration généralisée l'emportera sur les processus d'intégration. » Nous

avons vu cette perspective prophétique s'accomplir dans ses moindres détails; et certes toute spéculation sur l'avenir des cités paraîtra vaine tant que nous n'aurons pu maîtriser les forces d'extermination qui, à un rythme accéléré, nous rapprochent quasi automatiquement, de l'anéantissement universel.

Nous retrouvons, dans cette civilisation des grandes métropoles, une contradiction fondamentale, née de la double origine de la cité et de la perpétuelle ambivalence de ses objectifs. Dans l'ascendance du village se situe un milieu favorable au développement de la vie, rassurant et stable, fondé sur les relations des hommes avec d'autres organismes et d'autres groupements communautaires, ainsi que les idéaux et les procédures de la véritable démocratie, où chaque membre de la communauté remplit un rôle approprié à son âge et à ses capacités. En contrepartie, la constitution de la cité, et plus encore son agrandissement, procèdent de l'effort concerté de groupes sociaux, imposant leur hégémonie à d'autres groupements, et s'assurant, par l'emploi de la puissance collective, d'une domination effective de l'environnement. La cité devient ainsi l'instrument privilégié de la puissance royale, lui permettant de concentrer dans une plus vaste réserve les forces dispersées de petites communautés, et de disposer effectivement de leur mobilité et de leur masse, permettant parfois d'aménager le terrain pour l'installation de nouveaux ensembles, ou parfois de lancer ces forces contre d'autres cités, dans des combats destructeurs. Dès l'origine de la civilisation urbaine, l'esclavage et l'affranchissement, la liberté et l'oppression, se sont trouvés en présence.

Certaines des plus étonnantes réalisations de l'art des cités procèdent de cette dialectique interne; mais ce ne fut qu'en de trop rares occasions que le pouvoir politique se trouva équitablement réparti entre de petites communautés, comme en Hollande et en Suisse au XVII^e siècle, — ou que les systèmes de valeurs réussirent effectivement à s'opposer aux actions de force. La civilisation moderne n'est plus qu'un véhicule gigantesque, lancé sur une voie à sens unique, à une vitesse sans cesse accélérée. Ce véhicule ne possède malheureusement ni volant, ni freins, et le conducteur n'a d'autre ressource que d'appuyer sans cesse sur la pédale d'accélération, tandis que, grisé par la vitesse et fasciné par sa machine, il a totalement oublié quel pouvait être le but du voyage. Assez curieusement on appelle progrès, liberté, victoire de l'homme sur la nature, cette soumission totale et sans espoir de l'humanité moderne aux rouages économiques et techniques dont elle s'est

dotée. L'homme, qui s'est assuré une domination incontestable sur toutes les espèces animales d'une taille supérieure à celle des virus et des bactéries, s'est avéré incapable de se dominer lui-même.

Jamais encore la citadelle n'avait affirmé plus impitoyablement les prérogatives de sa puissance à l'encontre de tout le reste de l'humanité. Pendant la plus grande partie de la période historique, subsistèrent le village et les campagnes, comme d'inépuisables réserves de fraîcheur et de vie. Certes on y retrouvait les contraintes des coutumes ancestrales grâce auxquelles l'homme s'est peu à peu humanisé, avec le sentiment profond de ses possibilités réelles et de leurs limites. Quelque extravagantes que fussent alors les erreurs commises par les maîtres de la cité, elles demeuraient réparables. En supposant que toute la population urbaine fut détruite, plus des neuf dixièmes de la race humaine se trouvait en dehors du cycle mortel. Nous ne pouvons plus compter de nos jours sur ce facteur de sécurité : « l'explosion urbaine » a dispersé dans toutes les parties du monde les poisons idéologiques et les substances chimiques nocives, manufacturés dans la métropole; et à son terme logique, le dommage serait irréparable.

Répétons-le encore, le terme fatal de cette évolution était prévisible bien avant que les armes nucléaires aient été inventées : des esprits clairvoyants, comme Burckhardt vers les années 1860 et Henry Adams au début de ce siècle, l'avaient très clairement annoncé.

On trouve chez un auteur contemporain de Henry Adams, Henry James, une image qui nous paraît dépeindre d'une façon curieusement actuelle la situation de l'humanité : l'opposition entre le bonheur familial et la machine infernale : « La machine, si bien installée à demeure, et la famille, si pleine d'indifférence, poursuivant le train-train habituel des achats, des ventes, des bavardages et des danses, sans songer au danger imminent de l'explosion. » La machine à laquelle James faisait ainsi allusion n'était autre que les rouages de l'organisation politique de Philadelphie, qui passait pour un modèle de corruption et d'amoralisme : qui ne verrait dans notre civilisation des grandes métropoles que l'image s'applique parfaitement à divers autres mécanismes qui fonctionnent sans le moindre souci de moralité? Des entreprises criminelles et absurdes qui ne pouvaient toucher autrefois que quelques secteurs limités, menacent désormais, sous le couvert du progrès technique, de l'activité commerciale, de la défense du monde libre, ou de l'efficacité du régime communiste, l'existence de la planète entière.

Comment serait-on surpris de la popularité de théories existentialistes qui, à l'image même de l'époque, ne distinguent plus le réel de l'absurde ? Et l'œuvre d'un grand nombre de peintres et de sculpteurs de la dernière génération paraît s'inspirer directement des prévisibles résultats d'une civilisation, tout entière orientée vers des œuvres de mort. Quelques-unes des œuvres les plus remarquables de cette forme d'art, comme les grandes silhouettes à tête d'épingle de Moore, semblent annoncer le début d'une nouvelle période cyclique, à un stade si primitif que l'esprit n'a pas encore commencé d'y fonctionner.

Si la situation cependant était aussi irrémédiablement désespérée, il serait difficile de trouver des excuses au présent ouvrage, qui paraîtrait aussi absurdemment inutile que les comportements mêmes qu'il dénonce. Mais je n'avais d'autre but, par cette critique d'un processus qui conduit les grandes métropoles à la plus totale désintégration, que de lancer un cri d'alarme, avec l'espoir encore qu'il pourrait être entendu de tous ceux qui ont le pouvoir d'entraîner les forces de la collectivité sur des voies plus constructives. Au *v*^e siècle de notre ère, les hommes qui se montrèrent capables de comprendre la situation réelle et d'agir en conséquence n'étaient pas des partisans convaincus de la grandeur de Rome; tout au contraire, ce furent des hommes résolument tournés vers des fondations nouvelles, qui réussirent en fin de compte à jeter les bases d'une civilisation appelée à dépasser les réalisations de la Rome ancienne.

De nos jours, n'en est-il pas de même ? Les sectateurs du mythe de la grande métropole, qui ne veulent voir, dans ses proliférations cancéreuses, que les poussées d'une croissance normale, continueront d'appliquer automatiquement leurs cataplasmes, leurs onguents, leurs slogans incantatoires et leurs spécialités de charlatans, jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour sauver la civilisation de la mort et pour se sauver eux-mêmes. Une grande partie de l'œuvre de reconstruction urbaine des cent dernières années, y compris certes la plus récente, — démolition de quartiers insalubres, rénovation d'édifices publics, extensions suburbaines, maisons modèles, — n'a fait que perpétuer dans des structures d'une superficielle nouveauté la même concentration sans but défini et le même désordre fondamental auxquels il était indispensable de porter remède.

Cependant, au plus fort de ce mouvement de désintégration, on put voir se former les fibrilles d'un tissu organique nouveau; ses

structures s'inspirent de conceptions toutes différentes de celles des anciens bâtisseurs de citadelles et de leurs émules des temps modernes : les constructeurs de fusées et de super-bombes nucléaires. Si les lignes de force de ces processus complexes, orientés vers la vie, pouvaient nous apparaître clairement, nous saisirions du même coup la nature et les fonctions d'une cité de l'avenir et la forme de ses groupements; mais surtout, nous pourrions voir s'ouvrir la perspective d'épisodes nouveaux de la grande aventure humaine, une fois dépassée la zone de dangers mortels où nous a entraînés l'aveugle idolâtrie de la technique et des maléfiques instruments de la volonté de puissance.

10. FONCTION CULTURELLE DE LA CITÉ MONDIALE.

Ayant envisagé le pire, nous pourrions mieux comprendre que la métropole historique puisse encore jouer un rôle positif en tant que centre de relations internationales, et non pas comme lieu d'élection d'un nationalisme borné ou de l'impérialisme.

Elle a tenté déjà de remplir ce rôle fondamental, à l'aide d'une trop simple et massive accumulation de puissance, d'institutions et d'organismes, alors qu'une réorganisation structurelle complète serait en fait nécessaire.

Les motifs qui sont couramment invoqués pour justifier l'installation de tels organismes dans quelques grands centres ne suffisent pas à expliquer leur force d'attraction et l'importance de leur rôle dans la culture de notre temps. Il est rare que l'on fasse état de ce fait qui pourrait cependant justifier dans une certaine mesure les dimensions énormes de la métropole : elle est le centre des activités qui, pour la première fois, peuvent rassembler toutes les tribus et toutes les nations du monde dans une œuvre commune de coopération et d'échanges. « Elle est le lieu de la plus importante concentration de vie, le compendium universel le plus complet, nulle part on ne rencontre des spécimens plus représentatifs de l'humanité dans son ensemble. » C'est ainsi que Henry James décrivait Londres et nous pourrions en dire tout autant de plusieurs grandes métropoles dont la mission nouvelle est de répandre, à l'usage de plus petites agglomérations, des ressources culturelles susceptibles de resserrer les liens d'une coopération mondiale.

Ainsi des traits particuliers, qui différencient la métropole des centres de province et l'ont toujours fait apparaître aux yeux de

leur population comme un centre étranger et hostile, deviennent en fait l'expression d'une de ses fonctions les plus essentielles : rassembler dans un périmètre restreint les représentants qualifiés d'une très grande variété de cultures. Des hommes appartenant à tous les groupes humains, à toutes les races existantes, avec leur langage, leurs modes, leurs coutumes, leurs cuisines particulières, se trouvent ici en contact, en terrain neutre. La personnalité culturelle de la métropole englobe des éléments variés et complexes appartenant à toutes les cultures du monde. Inconsciemment les grandes capitales ont ainsi préparé des associations plus larges, et l'union de l'humanité entière, que les plus récentes victoires sur le temps et sur l'espace rendent probable sinon inévitable.

D'autre part, cette fonction métropolitaine y justifie la présence d'une institution aussi caractéristique et essentielle à son rôle idéal que le gymnase dans la cité hellénique ou l'hospice dans la cité médiévale : le musée. Une trop rapide croissance a depuis longtemps rendu nécessaire ce conservatoire historique.

Le développement progressif du musée nous révèle des travers identiques à ceux que nous avons pu remarquer au cours de l'extension de la métropole : manie d'accumuler sans discrimination, croissance excessive et désorganisation subséquente, tendance à juger de la réussite par le seul total numérique des résidents ou des visiteurs. Comme sur le marché métropolitain de la main-d'œuvre, les chiffres globaux de l'emploi servent d'excuse à un manque d'organisation, l'accumulation automatique fait oublier la hiérarchie des valeurs. Mais le musée n'est pas seulement l'équivalent plus concret de la bibliothèque : grâce à des spécimens représentatifs et choisis avec soin, il est un moyen méthodique de connaître sous tous ses aspects un monde qui, par son immense complexité, paraît défier l'observation humaine. Le musée constitue, sous sa forme rationnelle et sélective, un instrument indispensable de la culture urbaine, et il nous faudra veiller, dans l'éventualité d'une reconstruction organique des cités, à lui assurer sa place dans un ensemble régional, au même titre que la bibliothèque, l'hôpital, l'université. Déjà, par l'organisation d'expositions circulantes et de centres relais, de nombreux musées ont dépassé la limite de leur influence métropolitaine. Mais l'une des fonctions principales de la grande cité, à qui nous devons l'invention du musée et de ses extensions, n'est-elle pas de demeurer elle-même un musée permanent ? Les vastes dimensions de la cité historique et les événements de son lointain passé font que ses pierres et ses

monuments forment une collection incomparable. Dans cette aire surpeuplée s'offrent à la vue des exemples de tous les styles d'architecture, de tous les procédés techniques, de toutes les formes de coopération et de groupements sociaux.

Les vastes dimensions de la grande cité, permettant cette coexistence de formes multiples, est un de ses principaux avantages. Nous pouvons découvrir dans ces métropoles, bouillonnantes d'activité et de dynamisme, des stratifications en profondeur, source précieuse de documentation pour une histoire biographique de l'humanité, à travers ses monuments et les lointaines sources culturelles qu'elle a pu connaître et alimenter, en retour. La présence d'un organisme urbain, puissant et stable, pouvant attirer des millions d'êtres humains et les affecter à la poursuite de ses activités multiples est nécessaire à notre civilisation extraordinairement complexe. Si l'ensemble des matériaux utilisés par notre culture était dispersé sur une aire trop étendue, si la documentation et les œuvres ne se trouvaient pas rassemblées en un même lieu, classées et disponibles pour l'étude et l'utilisation, leur influence se trouverait considérablement amoindrie.

La grande cité, extraordinaire instrument de mémorisation créé par l'homme, est également le plus remarquable de ses organes de discrimination et de classement ; et tant que le désordre et l'encombrement n'en interdiront pas l'usage, il ne cessera de l'être, du fait de l'abondance des matériaux culturels qu'il peut offrir à la liberté du choix, aussi bien que par le nombre des esprits remarquables qui se forment à ce contact et deviennent particulièrement aptes à leur utilisation. Pour nécessaires qu'apparaissent à cet effet l'importance du groupement et la contenance du réceptacle, ces éléments ne sauraient en eux-mêmes suffire. Florence, avec ses 400.000 habitants, est capable d'assumer pleinement la fonction culturelle d'une métropole, avec plus de bonheur sans doute que d'autres cités dont la population est dix fois plus nombreuse. Pour la sauvegarde de la culture urbaine, un problème délicat se pose : il s'agit d'accroître encore la capacité d'accueil du réceptacle sans le transformer en un conglomerat inerte, empêtré dans ses dimensions colossales. La « renaissance » du centre métropolitain imposerait une transformation beaucoup plus vaste, conçue à l'échelle régionale et interrégionale.

II. LA CITÉ INVISIBLE.

La réorganisation de l'ensemble métropolitain, résultat d'un raffinement complexe, d'une spiritualisation des institutions existantes, n'existe encore que sous la forme d'une mise en œuvre des fondations de la Cité invisible. Celle-ci est l'expression de la réalité d'un monde nouveau, où nous avons commencé de vivre, avec ses larges espaces ouverts, non seulement au-delà de la ligne d'horizon, mais dans des perspectives intérieures que pénètrent d'invisibles rayonnements, traversées de courants et de forces qui échappent aux moyens ordinaires de l'observation.

Un grand nombre de fonctions, exigeant la présence des personnes participantes, et qui constituaient dès l'origine un monopole naturel de la cité, ont été structurellement transformées et, grâce à l'utilisation des transports rapides, des communications électroniques et des moyens de duplication automatiques, se sont affranchies des limites de la distance. Quand on peut voir, dans les plus lointains villages, le même grand film, ou écouter le même programme radio, que dans le centre le plus important, il n'est plus nécessaire d'y habiter ou de s'y rendre pour assister au spectacle. Tout au contraire, des rapports conçus sur une base de réciprocité devraient s'établir entre les grandes et les petites agglomérations, chacune se consacrant aux tâches qui lui conviennent particulièrement ou qui ne peuvent être accomplies par d'autres. La cité visible devient alors l'indispensable centre d'assemblage, où viennent se composer des réalisations partielles dont il est nécessaire de rapprocher et comparer les résultats : un lieu où les réunions, les rencontres, les compétitions entre diverses personnalités, donnent sa sanction finale, ramenée à des dimensions humaines, au vaste réseau d'efforts et d'initiatives dépersonnalisées qui s'étend et se prolonge tout alentour.

Un simple exemple nous permettra de mieux préciser la nature des rapports qui unissent les institutions de la cité visible aux fondations abstraites de la cité invisible. Un très grand nombre de remarquables fresques murales se trouvent dispersées sur toute l'étendue du territoire français, parfois dans de très petits villages ou monastères. Avant que ne se soient imposées les conceptions les plus récentes, on aurait songé à détacher ces œuvres de leur site original, non sans leur causer quelques dommages, pour les rassembler dans un musée de la capitale. Ce processus aurait laissé de larges places vides dans tous les lieux d'origine, privé les habi-

tants du cru d'un bien représentant une appréciable valeur communale et touristique, sans qu'à Paris même les visiteurs aient la possibilité de situer l'œuvre dans son encadrement original. Un programme plus moderne a été conçu et réalisé. Dans le musée des Monuments français du palais de Chaillot, un grand nombre d'admirables reproductions de ces fresques ont été disposées. On peut en voir beaucoup plus au cours d'une seule visite que pendant un voyage de quinze jours sur les lieux d'origine; et, pour tous ceux qui désirent connaître plus intimement les œuvres elles-mêmes, chaque peinture est identifiée et située : toutes sont ainsi devenues plus aisément accessibles sans avoir été brutalement séparées de leur cadre et de leur milieu.

C'est là un premier pas sur le chemin d'une diffusion et d'une spiritualisation plus généralisées. La qualité actuelle des reproductions en couleurs permet à une bibliothèque ou à un musée de petite ville d'en exposer dans une salle une abondante série. Les sites célèbres ont perdu l'avantage de leur situation de monopole, et la capitale a renoncé à ses privilèges de saisie et d'exploitation. Cet exemple n'est nullement celui d'un processus d'exception. Diverses autres formes d'activités urbaines ont suivi une évolution parallèle. La mission idéale de la cité est de permettre que ce processus de diffusion et de circulation culturelles se poursuive, ce qui permettra à de nombreux centres secondaires d'exercer toute une gamme d'activités qui demeuraient autrefois du domaine exclusif de la grande cité.

L'exemple précédent est d'autant plus significatif que cette conception d'un musée constituant un point de documentation propre à faciliter l'accès aux ressources régionales, plutôt qu'un compendium qui les annule, s'est dégagée de façon spontanée, en dehors de tout système de coopération interurbaine. Au cours des précédentes années, maintes indications sont venues confirmer le développement de processus similaires dans le domaine du commerce et de l'industrie, où des activités auparavant largement concentrées dans quelques grands centres, sont étendues, diffusées et décentralisées. Succursales de banques et de grands magasins, chaînes d'hôtels, relais industriels, se sont développés à l'échelle des continents. Bien que l'objet de cette diffusion soit fort souvent la consolidation de positions monopolistes et la réalisation de plus substantiels profits, les méthodes systématiques de son organisation, particulièrement à la périphérie de la capitale, révèlent que ce mouvement concorde avec les tendances que l'on peut observer

dans un très grand nombre d'activités. Les mêmes progrès techniques, qui ont permis de perfectionner les moyens de contrôle d'ensembles unitaires, peuvent être utilisés également dans le sens d'une libération des contraintes à l'intérieur des groupements et faciliter la transmission de directives et d'informations entre différents organismes.

Ce n'est donc nullement un effet du hasard si, à côté des anciennes fonctions du réceptacle urbain, de nouvelles sont apparues que soutiennent un complexe d'institutions, que nous pourrions nommer *réseau fonctionnel*, où se précisent les lignes d'influence de la cité invisible. Comme le réceptacle ancien, ce réseau de nouvelles structures industrielles, sociales, culturelles, peut être utilisé de façon déraisonnable aussi bien que bénéfique; mais il est significatif qu'elles soient apparues en divers points du globe, comme une réponse adaptée aux nécessités présentes. De quelque façon, les réalités nouvelles doivent se traduire par de nouveaux aspects de la cité. L'ancienne métropole, comme la « conurbation » actuelle, sont l'une et l'autre inadéquates, car, au lieu d'assurer l'intégration des éléments qui permettent à la cité d'assumer pleinement son rôle, elles ont tendance à les disperser.

Les réseaux de communications et le système de distribution de l'énergie constituent, dans le domaine technologique, deux des plus remarquables exemples de ce réseau fonctionnel. Celui des bases de fonctionnement du réseau électrique est particulièrement démonstratif. Les possibilités de distribution sont limitées par la distance : les pertes de courant deviennent excessives au-delà d'une certaine zone, cependant qu'une panne de la station centrale ou une rupture des câbles de transmission peuvent perturber tout le réseau. Mais le système compensateur de distribution d'électricité se compose de tout un ensemble de centrales, de petite et grande puissance, hydrauliques et thermiques, disséminées sur de vastes étendues, parfois sur des dizaines de milliers de kilomètres carrés. Certaines centrales seraient à peine capables d'alimenter l'agglomération la plus proche, et d'autres sont beaucoup plus puissantes. Chaque élément du réseau dispose d'une certaine autonomie de fonctionnement qui lui permet d'assurer l'alimentation d'un secteur donné; mais les centrales, connectées les unes aux autres, forment un puissant ensemble, dont les éléments, relativement autonomes, peuvent, aussitôt que la chose est nécessaire, compenser la défaillance d'un secteur particulier. La puissance de tout le réseau est ainsi mise à la disposition de chacune des parties,

Ce n'est plus le réceptacle de l'âge de pierre qui peut apporter son soutien et symboliser les activités de la cité invisible, mais le réseau de distribution électrique, avec toute la multiplicité de ses organes et des buts qu'ils sont appelés à servir. Il serait nécessaire de transformer non seulement la structure de la cité elle-même, mais celle de toutes les institutions, tous les organismes et les associations qui la composent. Les grandes universités, les bibliothèques et les musées, pourraient, par des réformes internes, prendre la tête de ce mouvement de transformation radicale, de même que des organismes similaires ont apporté jadis une contribution décisive à la formation de l'antique cité.

Si notre interprétation est exacte, tous les matériaux nécessaires à la fondation d'un nouvel ordre urbain se trouvent déjà rassemblés; mais il existe malheureusement de fortes chances pour que les régimes politiques actuels continuent simplement de les ignorer ou de les gaspiller. Il est à craindre que notre équipement mécanisé et notre outillage électronique ne cessent de se perfectionner, sans que l'on puisse constater dans le domaine social des améliorations tangibles, et sans qu'aucun effort soit entrepris pour que l'humanité dans son ensemble en tire un profit réel. Un pays comme la Russie soviétique, que l'on pourrait croire immunisé contre la séduction corruptrice des entreprises capitalistes, souffre bien évidemment du même mal que les régimes occidentaux, où les bureaucraties centrales, invoquant de vertueux prétextes, accroissent sans cesse leurs pouvoirs, au détriment de la liberté d'association et de l'autonomie des groupements régionaux.

Voici un siècle déjà qu'Emerson cherchait à définir l'espoir prometteur de cet ordre nouveau : « Notre civilisation et ses conceptions, observait-il, sont en train de transformer la terre en un grand cerveau. Voyez comme la vapeur et le télégraphe anthropomorphisent cette boule ronde. » De nos jours, une conception similaire devait être longuement élaborée par Teilhard de Chardin, qui cependant n'a pas paru reconnaître le caractère d'ambiguïté de ses promesses, ni souligner la nécessité de lutter contre de nouveaux dangers.

Notre civilisation se trouve confrontée à ce développement constant d'un système de centralisation super-organique, ne comportant pas de centres secondaires capables de choisir, de contrôler, et surtout de prendre eux-mêmes des décisions et de les défendre. La solution de ce problème, qui commande tout l'avenir de notre civilisation urbaine, dépendra du développement

d'une structure organique qui, à l'échelle mondiale, donnerait aux institutions et aux groupements humains de toutes dimensions la possibilité d'utiliser pleinement leurs capacités et de faire reconnaître leur personnalité propre. Cette conception organique et humaine a depuis longtemps ses partisans, qui s'efforcent d'en définir les conditions sur le plan de la pensée, de même que Galilée, Bacon, Descartes avaient tracé les cadres d'une conception de la science et de la technique qui nous paraît aujourd'hui insuffisante et dangereusement dépassée. Mais un ou deux siècles peut-être seront encore nécessaires pour que les symboles de la vie, avec ses forces et ses propres buts, retrouvent leur place dans notre existence quotidienne, après avoir détrôné les puissants dieux de la cybernétique.

Rétrospective et perspectives.

En prenant forme, la cité antique avait rassemblé un grand nombre d'organes de la vie communautaire, auparavant dispersés, et qui, dans l'enceinte de ses murs, avaient poursuivi et coordonné leur action. D'importantes fonctions communautaires trouvaient dans la cité leur accomplissement; mais les objectifs communs, que la facilité nouvelle des rapports et de la coopération avaient mis en lumière, avaient plus d'importance encore. L'ordre cosmique, révélé par les prêtres, ainsi que les efforts de la royauté pour concentrer ses pouvoirs et unifier son domaine, trouvaient l'un et l'autre dans la cité un lieu d'élection. L'un prenait forme dans le temple et ses dépendances, l'autre dans les structures de la citadelle et le mur d'enceinte de la cité. En concentrant des aspirations humaines encore inexprimées et en les enfermant ensemble au cœur de son noyau politique et religieux, la cité devait permettre l'épanouissement de la fécondité généreuse de la culture néolithique.

Ainsi fermement établi, cet ordre permettait pour la première fois d'affecter à des travaux d'intérêt commun de fortes équipes de travailleurs. Obéissant aux ordres d'un commandement hiérarchisé et centralisé, organisée en groupes unitaires, la population des antiques cités de Mésopotamie, d'Égypte, de la vallée de l'Indus, contrôlait les inondations, réparait les dégâts causés par la tempête, constituait des réserves d'eau, modifiait l'aspect du paysage, creusait les canaux d'un vaste réseau aquatique de communications et de transport, et concentrait, dans les immenses citernes des cités, des réserves de main d'œuvre, prêtes à se consacrer à d'autres importants travaux. Dans le même temps, les maîtres de la cité établissaient des règles d'ordre et de justice, et

fondaient un réseau d'institutions qui faisaient régner un certain équilibre moral parmi la population diversement mélangée des villes, et lui apportait le sens d'une entraide mutuelle, développée plus aisément dans le milieu villageois. Sur la scène du grand théâtre urbain purent alors se dérouler les péripéties nouvelles de l'histoire de l'humanité.

Mais la civilisation urbaine avait d'autre part son côté sombre : la guerre, l'esclavage, les abus de la spécialisation, et trop souvent des désirs morbides de destruction et de mort. Ces activités négatives n'ont pas cessé de se perpétuer tout au long de l'existence de la cité; elles subsistent aujourd'hui sous une forme barbare, détachée de son premier contexte religieux, et font peser sur l'humanité entière la pire menace qu'elle ait jamais affrontée. Les structures urbaines les plus récentes tiennent de la cité antique les éléments de ce double héritage, positif et négatif.

La concentration de la puissance culturelle et matérielle dans l'enceinte de la cité eut pour conséquence une accélération du rythme des relations et des activités humaines qui s'attachaient à la manufacture d'objets aisés à reproduire et à conserver en stocks.

Grâce à son équipement pour l'entrepôt et la réserve (bâtiments, celliers, archives, monuments, tablettes, livres), la cité transmettait de générations en générations les éléments complexes d'une culture, car, en même temps qu'elle se dotait des moyens matériels adéquats, elle ne cessait pas de former des hommes, capables de cultiver le domaine et d'agrandir l'héritage. Tel est l'incalculable apport de la cité. Comparés à la complexité de ses rouages humains, nos plus ingénieux mécanismes électroniques, chargés d'emmagasiner et de transmettre des informations, sont encore primitifs et limités.

Les plus récentes formes urbaines et leurs cadres fonctionnels sont plus ou moins directement dérivés des premiers éléments de structure, intégrés dans la cité : le sanctuaire, la citadelle, le village, l'atelier, le marché. Un grand nombre d'éléments de cette texture originale demeure indispensable à l'implantation effective des groupements humains, ceux plus particulièrement qui se trouvent dans la ligne de filiation du sanctuaire et du village. On peut douter que les premières règles d'une morale élémentaire, — le respect de la vie et le respect de la personnalité d'autrui, — puissent être transmises de générations en générations, en dehors de l'action effective des groupes primaires de la famille et de la communauté de voisinage.

Il demeure également douteux que les multiples organismes de coopération, qui exigent des rapports directs et ne supportent guère l'abstraction, puissent continuer d'exister si la cité disparaissait. L'enregistrement ne peut suppléer en toutes occasions aux contacts directs; et, sans la coexistence de diverses formes de compétence et d'activité dans les limites de l'espace urbain, où quiconque peut y faire appel, toute l'existence se réduirait bientôt à une consultation d'archives et d'enregistrements divers. La nécessité de l'installation de centres nombreux, facilitant à tous les niveaux les rencontres et les relations sociales, s'impose d'autant plus impérieusement que les participants éventuels sont en plus grand nombre et se trouvent dispersés sur de plus vastes étendues.

Le retour à des formes d'activités et aux valeurs les plus essentielles, élaborées dans la cité antique, et plus particulièrement dans les cités grecques, est une des conditions indispensables dont dépendra le développement et les transformations futures de la cité moderne. Nos dogmes rituels de l'automatisation ne remplaceront pas la vertu du dialogue, le jeu dramatique des divers éléments de la société, les groupes de compagnons et d'associés, les congrégations fraternelles, toutes les formes de collaboration indispensables au développement d'une culture vivante. Sans elles, les plus ingénieuses réalisations perdent leur sens, ou menacent les fondements mêmes de la vie.

Aujourd'hui les dimensions de la cité, de même que son rôle social, se sont modifiés; et il est nécessaire de remodeler la plupart de ses formes et de ses institutions afin qu'elles puissent servir à la poursuite d'objectifs plus larges: une existence humaine extérieurement et intérieurement unifiée, et l'unification progressive d'une humanité morcelée. Le rôle de la cité future sera de porter à leur plus haut degré d'accomplissement l'infinie variété des régions, des cultures, des personnalités. Mais, à l'avers de ces objectifs complémentaires, nous voyons se produire un écrasement de la personnalité des lieux géographiques qui s'accompagne d'une érosion de la personnalité humaine. Privé des structures de la cité, l'homme des temps modernes serait livré sans défense à ces ensembles mécanisés sur lesquels se modèle une existence humaine, réduite de plus en plus à l'accomplissement de quelques fonctions secondaires que la machine n'a pas encore maîtrisées.

De nos jours, une automatisation croissante de la production et de l'expansion urbaine transforment tous les objectifs sociaux que l'une et l'autre devraient normalement servir. L'esprit de la

société contemporaine imprégné du sens de la masse, ne poursuit plus qu'un but qu'il lui faut à tout prix atteindre: l'accroissement quantitatif de la production. La même inflation explosive des chiffres, des volumes, des quantités s'est imposée dans la production industrielle, l'accumulation énergétique, l'invention, la connaissance et l'accroissement des populations. Le rythme des activités, le volume de la production, ont pris des proportions inhumaines. La menace des diverses formes d'inondations, plus redoutables que celles qu'elle apprenait autrefois à endiguer, pèse sur l'humanité. Il lui faudra, pour se sauver, apprendre à contrôler, diriger, organiser, adapter à sa nature biologique et à ses objectifs culturels, les forces démesurées qui menacent son existence. Elle devra les domestiquer, ou, comme dans le cas des armes nucléaires et bactériologiques, les détruire après avoir renoncé à leur emploi.

L'homme devra contrôler, non seulement le territoire d'une vallée, mais celui de la planète entière; non seulement une crue brutale, mais les effets d'explosions ou de ruptures malignes, susceptibles de perturber le système écologique dont dépendent son existence et son bien-être. Aménager des couloirs de dérivation pour les excédents énergétiques et les courants impétueux, qui dépassent les limites d'accommodation de l'organisme, est actuellement de la plus urgente nécessité. Dans tous les domaines de l'activité de l'esprit, il est essentiel que l'on parvienne à contrôler d'excessifs débordements: il faudra construire des digues, des écluses, des citernes pour briser la violence des courants et les répartir dans les seuls réservoirs où leur énergie puisse être utilisée d'une façon bénéfique: les cités et les régions, les groupes, les familles et les personnalités. Si nous étions vraiment prêts à rendre un peu plus habitable toute la surface terrestre et à mettre en valeur les jachères de l'âme et de la pensée, nous nous préoccuperions moins de la poursuite de stériles projets d'exploration des espaces interplanétaires, ou d'une politique encore plus dangereusement déshumanisée, fondée sur une stratégie d'extermination collective. Au lieu de chercher refuge dans l'univers incommensurable d'une humanité post-historique, il est temps que nous revenions à notre vieille terre, pour y retrouver la vie, avec sa fécondité organique et toute la diversité de sa puissance créatrice.

L'homme des temps modernes voit encore se dresser devant lui le legs de périlleuses aberrations qui, à la période de l'âge de bronze, prirent une forme institutionnelle et utilisèrent, en vue d'objectifs destructeurs, les plus remarquables inventions. Comme les monar-

ques de l'âge de bronze, nous considérons encore la puissance, sinon comme un don des dieux, du moins comme l'unique instrument des progrès de l'humanité. Mais la « puissance absolue », aussi bien que « l'arme absolue », fait partie d'un cérémonial magique, dérivé du rituel des sacrifices humains. Cette forme de puissance ne peut que détruire une symbiose où l'homme collabore à l'œuvre de la nature entière, et où les liens de la compréhension et de l'entraide se tissent entre les groupements sociaux. Les organismes vivants n'utilisent que des quantités d'énergie limitées. « Trop » ou « trop peu » leur est également fatal. Les organismes, les communautés, les êtres humains, aussi bien que les cités, sont de délicats et complexes régulateurs d'énergie, et par leur intermédiaire, celle-ci est en fin de compte, mise au service d'œuvres de vie.

La principale fonction de la cité est de donner une forme à la puissance, de convertir l'énergie en éléments de culture, transformer la matière inerte en symboles artistiques et les processus de reproductions biologiques en œuvres d'intérêt social. La cité ne peut pleinement jouer son rôle sans créer de nouvelles formes institutionnelles, susceptibles d'assurer l'utilisation des puissantes ressources énergétiques dont l'homme peut actuellement disposer : structures de conception aussi audacieuses que celles qui transformèrent le gros bourg villageois, protégé par sa place-forte, en une cité aux organes complexes. De tels changements ne seraient sans doute pas concevables si des institutions, contemporaines du temps des origines et des premiers développements de la cité, après avoir connu depuis quelques siècles un rapide déclin, ne semblaient pas proches de disparaître. La royauté de droit divin semble tombée en désuétude, et des fonctions politiques qui étaient autrefois du ressort du temple et du palais, appuyés par une bureaucratie autoritaire et par l'armée, sont passées, au cours du XIX^e siècle, entre les mains de multiples organismes : syndicats, partis, comités, associations. Les conditions qu'Aristote estimait indispensables pour que l'on puisse abolir l'esclavage, ont été entièrement réalisées grâce à la domestication des sources d'énergie minérales et à l'invention des machines automatiques. Ainsi l'esclavage, le travail forcé, la confiscation des biens au profit du pouvoir, le secret favorisant un monopole de la science, ont fait place à la liberté du travail, à l'organisation de la sécurité sociale, à la généralisation de l'enseignement, à la liberté d'accès aux sources du savoir, à la reconnaissance du droit aux loisirs, à tous les éléments nécessaires pour assurer sur des bases solides la participation généralisée

au pouvoir politique. Si des populations nombreuses, en Asie, en Afrique, en Amérique du Sud, vivent encore dans les conditions les plus primitives et un état de dénuement pitoyable, le colonialisme borné du XIX^e siècle a cependant diffusé parmi ces peuples des théories qui doivent finalement leur permettre de se libérer. Depuis le temps de Livingstone jusqu'à celui du Dr Schweitzer, le cœur de l'Afrique fut traversé par la même flèche porteuse de lumière.

Les conditions d'intolérance et d'oppression qui, tout au long de la période historique, entravèrent le développement des cités, ont commencé peu à peu de disparaître. Les privilèges de classe, de richesse, voire de position sociale ont, par l'effet de la progressivité des impôts ou ceux de la promotion d'une classe de directeurs, perdu en grande partie leur caractère héréditaire. Voici plus d'un siècle qu'Alexis de Tocqueville observait que l'histoire des huit cents dernières années a été marquée par une progression constante vers l'égalité des classes, et cette remarque semble plus vraie que jamais. Ces changements se sont produits aussi bien dans les pays capitalistes que dans les pays communistes ; ce qui aurait sans doute fort surpris Karl Marx, mais n'aurait nullement étonné John Stuart Mill, qui prévoyait l'avènement d'un ordre social dynamique et équilibré, où le machinisme aurait des effets bénéfiques pour l'humanité tout entière. [Jusqu'à une période récente, on pouvait penser que les éléments négatifs qui, dès l'origine, existaient et s'étaient développés dans le cadre de la cité, étaient condamnés à disparaître, le rôle de la cité nouvelle étant de donner aux conditions d'une vie meilleure la forme la plus accomplie. Mais les pires institutions léguées par la cité originaire ont, en notre temps, repris vigueur et se sont si bien renforcées que l'avenir en paraît entièrement obscurci. Nous avons vu reparaître des chefs d'État au pouvoir absolu : un Hitler presque divinisé par son peuple, un Lénine, un Staline, dont les corps embaumés comme la dépouille mortelle des pharaons, sont offerts à l'adoration des foules. Leurs méthodes de domination et leur terrorisme sanglant ont dépassé les plus sinistres exploits des tyrans de l'Antiquité ; et l'on a vu les dirigeants des États démocratiques recourir eux-mêmes aux pratiques barbares d'extermination des populations de cités entières, utilisant des moyens de destruction totale que les dieux s'étaient jusqu'à ce jour réservés. Un peu partout le contrôle de l'opinion et l'exercice de la critique ont été mis en échec par le secret des informations et du savoir, cependant que, déchargés

des tâches les plus rudes, les hommes connaissaient de nouvelles formes d'esclavage et se soumettaient entièrement aux exigences de la machine. De monstrueux avatars des divinités antiques ont exigé d'immenses sacrifices humaines; et pour apaiser les super-Molochs de nos temples nucléaires, des peuples entiers attendent, stupéfiés, que leurs enfants disparaissent dans une éblouissante fournaise.

Si rien ne vient arrêter cette évolution mortelle, ses développements se révéleront bientôt incontrôlables. Si l'utilisation des pouvoirs immenses que détient l'humanité moderne continue d'être pervertie par une filiation institutionnelle, venue en droite ligne de la citadelle antique, les courants de suspicion et de haines ne tarderont pas à nous plonger dans la furie d'une extermination finale. Mais, par contre, si les plus désastreuses institutions qu'ait produites la civilisation continuaient de dépérir, si les convulsions du totalitarisme n'étaient que les spasmes d'agonie des structures de cet ordre ancien, nous pourrions penser que la guerre elle-même est vouée à disparaître. La guerre, cette tare héréditaire que les cités se sont transmises à travers les siècles, cause de destructions perpétuelles, n'est cependant pas parvenue à détruire la civilisation elle-même. Mais la période où la guerre pouvait être supportable est arrivée à son terme. La civilisation éliminera toute possibilité de guerre, ou elle sera détruite par l'emploi des armes nucléaires, et avec elle l'humanité entière disparaîtra peut-être de la surface terrestre, car les immenses réserves vitales des villages périraient sans doute avec celles des cités. Cependant si toutes les forces de vie pouvaient enfin s'épauler et s'unir, les cités pourraient être le théâtre d'une transformation complète.

Selon un scribe de l'ancienne Égypte, la première tâche des fondateurs de cités consistait à installer les dieux dans leurs sanctuaires. Pour les fondateurs de la cité future, ne s'agit-il pas encore d'une tâche primordiale? Tous leurs efforts devront s'inspirer de considérations humaines envisagées sur le plan le plus élevé. Ils auront à faire des êtres humains, dans le plein sens du terme, de ces hommes amputés d'une partie de leur personnalité propre : les bureaucrates, les spécialistes, les experts. Ils auront à réparer les plus fâcheuses conséquences des cloisonnements professionnels, de la ségrégation sociale, de l'excès de développement d'une fonction privilégiée, et des tribalismes, des nationalismes, du manque d'esprit d'entraide et de l'absence d'idéal.

L'homme doit reprendre possession de lui-même avant d'être

en mesure de contrôler les forces qui menacent directement son existence. La mission de la cité future se définit dans cette perspective : elle doit constituer le centre visible de la vie politique régionale, devenir un lieu particulièrement favorable à la coopération et à l'amitié, où l'homme pourra se réconcilier avec son moi profond et avec l'univers dans son ensemble.

Plus encore que comme un lieu réservé au commerce et aux affaires, nous pouvons la concevoir comme un organe essentiel à l'expression d'une forme de personnalité nouvelle : celle du citoyen d'un monde unitaire. Il est impossible désormais de maintenir les anciennes lignes de démarcation qui ont séparé l'homme de la nature, le villageois du citadin, le Grec du Barbare, le citoyen de l'étranger : à travers le monde entier, on peut se rencontrer, communiquer, comme à l'intérieur d'un village; et, de ce fait, un lieu d'habitation quelconque doit être conçu, à sa petite échelle, à l'image du monde. La cité ne devrait plus être une matérialisation du caprice d'un tout puissant prince, mais l'expression de la volonté commune de ses citoyens, cherchant à perfectionner leurs connaissances, à se gouverner eux-mêmes, à tenir leur place dans le monde.

L'enseignement, bien plutôt que l'industrie, devra constituer la base fondamentale de ses activités, cependant que seraient avant tout valorisées des fonctions qui concourent à l'épanouissement de la personnalité humaine; et la cité elle-même pourrait être le lieu par excellence des rencontres, des compétitions, des rapports sociaux, formant la trame de l'existence quotidienne.

Sur la trajectoire de la civilisation actuelle, la force d'inertie nous conduit apparemment à une gigantesque catastrophe nucléaire; même si nous parvenions à repousser l'échéance de cet événement fatal, il nous faudrait sans doute plus d'un siècle pour l'écarter définitivement des possibilités futures. Mais la vie recèle toujours des ressources insoupçonnées. A l'ultime instant, — et notre civilisation semble en être très proche, — des objectifs et des projets susceptibles de changer l'orientation d'un dynamisme présentement absurde peuvent encore l'emporter. Alors pourraient s'effacer, comme par enchantement, des obstacles qui nous sont apparus insurmontables; et l'énergie, les capitaux énormes, les efforts des spécialistes scientifiques, investis actuellement dans la construction d'armes nucléaires, de fusées, et des mécanismes les plus ingénieux, affectés directement ou indirectement à des fins destructrices, pourraient servir à la modernisation de l'agriculture, à la reconstruction des cités, et surtout au plein épanouissement de la per-

sonnalité humaine. Le renoncement aux rêves stériles, aux sadiques cauchemars dont nos dirigeants paraissent obsédés, suffirait à provoquer un épanouissement de toutes les possibilités humaines qui dépasserait de loin la fécondité de la Renaissance.

Certes, il serait vain de vouloir prédire l'heure et les modalités d'un semblable événement, mais ce serait perdre plus fâcheusement encore le sens des réalités que de le croire impossible. Cette faculté de choix existe encore, en dépit de l'emprise du mythe de la machine sur le monde occidental. On peut se féliciter que la transformation d'une économie fondée sur la recherche de la puissance en économie orientée vers la vie ait été depuis longtemps préparée; ainsi un changement dans les conceptions et les objectifs fondamentaux ne devrait-il pas tarder à avoir des effets bénéfiques sur le plan politique comme dans le domaine des réalisations matérielles; et la plus grande partie des forces consacrées à des entreprises de destruction pourraient être sans retard orientées vers des œuvres de vie.

J'avais observé dans un passage de *la Civilisation urbaine*, à propos des statistiques qui, avant 1940, faisaient ressortir une apparente stabilisation du taux des naissances dans tous les pays de civilisation occidentale, « qu'on pourrait aisément imaginer, dans l'éventualité d'une catastrophe particulièrement coûteuse en vies humaines, qu'il soit nécessaire de réviser rapidement les projets de construction de logements et d'extension des cités. On aurait alors le choix entre deux politiques opposées; l'une prudente, visant à préserver un équilibre remis en question par les pertes, l'autre cherchant à favoriser la procréation ».

Un grand nombre de sociologues, penchés sur les courbes régulières de leurs graphiques, pensaient alors qu'il s'agissait là d'une hypothèse toute gratuite, hautement improbable. Nous étions cependant à la veille de la Deuxième guerre mondiale. Mais, peu après que la guerre eut éclaté, d'une manière spontanée, les taux de naissance augmentèrent; et cette nouvelle tendance, contrairement aux prédictions des experts, ne s'est pas démentie depuis une vingtaine d'années. De nombreux spécialistes ont manifesté plus d'appréhension du fait de ces courbes explosives qu'à la perspective des hécatombes nucléaires, — sans paraître soupçonner le moins du monde qu'un certain rapport pouvait exister entre ces deux ordres de phénomènes : la surpopulation et une menace de dépopulation.

Ce très net accroissement de l'activité reproductrice pourrait

en partie s'expliquer par une réaction profonde de l'instinct vital, à la suite de la disparition prématurée de dizaines de millions d'habitants de la planète. Mais elle pourrait être également l'expression d'une réaction génétique subconsciente, à la perspective d'un gigantesque holocauste nucléaire. Chaque nouvelle naissance exprimerait une réaction individuelle de l'instinct de survivance de l'espèce. Ainsi, par une sorte de protestation biologique, au niveau de l'inconscient collectif, des êtres qui ne peuvent protester avec efficacité, réagiraient contre les menaces d'extermination. Dans les pays où n'existe pas de système d'allocations familiales efficaces, les jeunes ménages acceptent les privations d'argent et de loisirs et ne désertent pas ce front de défense collectif de l'espèce. Les observations effectuées dans le domaine écologique ont toujours confirmé qu'une espèce quelconque, sur laquelle pèse une grave menace d'extermination, réagit par un surcroît d'activité de la fonction reproductrice.

Une économie fondée avant tout sur la recherche du plaisir et du profit ne parvient pas à mettre en échec ces tendances profondes et nulle tentative de planification autoritaire ne pourrait entièrement les éliminer. Mais si des réactions semblables intervenaient au niveau des pouvoirs de survie supra-biologiques que représentent pour l'humanité les organes d'éducation, d'art et de culture, toutes nos perspectives d'avenir pourraient s'en trouver modifiées : le souci du bien public l'emporterait sur la recherche des bénéfices particuliers, et les crédits ne feraient plus défaut pour la reconstruction de villages, de quartiers, de cités, de régions entières, adaptée à des besoins nouveaux, avec des aménagements aussi généreusement conçus que ceux que les anciennes aristocraties réservaient à leur usage exclusif. Notre existence quotidienne pourrait s'entourer à nouveau de l'ordre et des plaisirs des jardins. Ces perspectives d'une vie de qualité plus riche aboutiraient beaucoup plus efficacement à la stabilisation du taux des naissances que l'utilisation des méthodes collectives du contrôle des naissances.

Au cours des cinquante derniers siècles de la période historique, la cité, nous l'avons vu, s'est très largement transformée, et de nouvelles transformations demeurent prévisibles. Mais la tâche la plus urgente ne consiste pas à accroître et perfectionner l'équipement matériel, ni à multiplier le nombre des appareils de radio et de télévision pour couvrir toutes les régions suburbaines d'une poussière informe d'éléments culturels. Des progrès réels ne pourront intervenir tout au contraire que, lorsque, dans l'accomplisse-

ment de sa mission sociale et humaine, la cité recevra pleinement le concours de la pensée et des arts, et lorsque tous les efforts de la science seront consacrés à l'étude des forces cosmiques et des processus écologiques dont dépend l'existence de tous les êtres vivants. Les fonctions nourricières et créatrices de vie, les activités indépendantes et les symbioses, qui depuis trop longtemps sont négligées dans la cité, devront y être pleinement restaurées; car la cité est faite avant tout pour promouvoir la compréhension et l'amitié, et la meilleure des organisations économiques est celle qui répand parmi les hommes les éléments du bien-être et de la culture.

La cité fut, dans sa forme première, le foyer d'une divinité : un lieu où étaient honorées les valeurs éternelles et révélés les pouvoirs divins. Les symboles ne sont plus les mêmes, mais la réalité qu'ils expriment ne saurait changer. Nous savons mieux que jamais que les potentialités existentielles dépassent de fort loin les limites de la science moderne et de ses orgueilleuses équations; et la promesse de futurs accomplissements subsiste pour l'humanité. Si, à l'intérieur de la cité, ne s'était pas poursuivie l'élaboration des idéaux religieux, l'humanité n'aurait pas atteint sans doute son niveau actuel d'efficacité et de savoir. L'homme s'élève, les yeux fixés sur l'image de ses dieux, dans la perspective de grandeur qu'ils lui dévoilent. La grande coulée de foi religieuse, de volonté de puissance et de conquête de la personnalité, qui fut à l'origine de la fondation des cités, doit être traduite dans le langage et les symboles moteurs de notre temps et épouser la forme de moules nouveaux, conçus à l'échelon régional et à l'échelle planétaire. Si nous voulons être à même de triompher de ces forces dangereuses qui ne cessent de grandir au sein de la civilisation il nous faudra dépasser dans ces jours prochains les frustrations et les contradictions qui ne cessèrent pas, dès ses origines, de menacer l'existence de la cité; — sinon, les divinités stériles de la volonté de puissance, façonneront à leur image un homme au visage figé et mettront un terme à son histoire.

La cité a pour fonction primordiale en fin de compte d'aider l'homme à prendre conscience de son rôle historique et de la place qu'il occupe dans un ordre cosmique. Par son architectonique durable et complexe, la cité développe toutes les virtualités et les aptitudes de l'homme, dans le domaine de la connaissance et dans celui de la participation, lui permettant ainsi de prendre une conscience, sans cesse approfondie et renouvelée, de sa personnalité,

de ses desseins, de sa participation à une grande œuvre d'amour. Tout au long de son histoire, la cité n'a cessé de remplir ce rôle d'élargissement de toutes les dimensions de l'existence par la communauté des sentiments, le discours rationnel, les connaissances techniques, et plus encore par la représentation dramatique; c'est ce même rôle que, de nos jours, elle ne doit pas cesser de remplir.